

Formations secondaires et motivations dans quelques noms d'animaux en Gascon

Autor(en): **Bec, Pierre**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue de linguistique romane**

Band (Jahr): **24 (1960)**

Heft 95-96

PDF erstellt am: **16.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-399262>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

FORMATIONS SECONDAIRES ET MOTIVATIONS DANS QUELQUES NOMS D'ANIMAUX EN GASCON ¹

I. — INTRODUCTION

Il est des concepts — les mieux fixés dans la conscience par suite d'un usage plus fréquent dans la chaîne parlée — dont la valorisation sémantique semble immuable. Dès l'origine, s'est développée et maintenue une adéquation parfaite entre le signifiant et le signifié : l'absence totale de valeurs extra-notionnelles ou caractérisantes a fixé de bonne heure le signe linguistique, qui s'est peut-être d'autant mieux stabilisé qu'il reposait dès le départ sur une association purement conventionnelle. Nous pensons, par exemple, à des concepts comme ceux de *maison*, d'*eau*, de *feu*, de *terre*, de *bœuf*, de *vache*, de *chat*, de *rat* etc., devant lesquels la force créatrice du langage s'est en quelque sorte stérilisée. L'adéquation signe-concept se situe d'emblée au niveau de la claire conscience et l'acte, parfaitement rationnel et objectif, de la nomination, se contente en général, dans les divers idiomes, d'un seul symbole. Ce sont ces mots héréditaires qui servent de meilleurs témoins dans l'étude des lois phonétiques.

D'autres concepts, au contraire, semblent se fixer difficilement dans la conscience où ils ne font que de brèves apparitions et n'y représentent que des halos sémantiques très flous. Aussi leurs désignations sont-elles souvent obscures, irrationnelles, et développent presque toujours autour d'elles des champs associatifs divers qui achèvent de brouiller à la fois les notions et les symboles qui les actualisent. Mauvaise objectivation du concept qui aboutit à une véritable prolifération des formes, instabilité des formes qui restructurent le concept : ce sont là quelques-unes de

1. Les variantes phonétiques ne nous intéressant ici que d'une manière secondaire, nous avons, la plupart du temps, typisé les formes selon les normes de la *Gramatica occitana* de Louis Alibert. Les formes citées en graphie phonétique sont toujours entre crochets.

ces « sources indigènes » de l'étymologie d'une langue, celles qui consacrent son indépendance vis-à-vis de son prototype, celles qui assurent sa vitalité, son dynamisme et sa coloration affective propre. Ne voir dans la recherche étymologique que le fonds primitif, que les apports en quelque sorte extérieurs, c'est, comme le disait Sainéan ¹, « n'embrasser que la moitié de la langue, sa période la plus ancienne, sa condition en quelque sorte statique; c'est faire abstraction de son état dynamique, de ses forces agissantes et créatrices. C'est laisser de côté la part d'originalité inhérente à chaque idiome, l'élaboration incessante des matériaux linguistiques ».

C'est donc un des aspects de ces formations secondaires, créations spontanées et continues de la langue, qui nous intéresse au premier chef dans ce travail sur la nomenclature de la faune gasconne. Et il faut bien dire qu'à cet égard les noms d'animaux, comme ceux des plantes, offrent au chercheur un domaine privilégié. La rareté de l'emploi des termes, l'imprécision fréquente des représentations, la confusion des animaux eux-mêmes, le libre jeu des affinités phonétiques aboutissant mécaniquement à de nouvelles motivations, les nombreuses valeurs extra-notionnelles (créations esthétisantes, tabous de superstition, tendances descriptives et expressives, onomatopées, métaphores, etc.) qui guettent chaque fois la désignation d'un animal peu familier : tous ces éléments font de cette partie du lexique un champ d'investigations particulièrement curieux. La mentalité dite populaire vit encore ici sur une saisie mythique et surréelle du monde, et l'expressivité sémantique d'un grand nombre de noms d'animaux semble bien avoir gardé quelque chose de l'animisme primitif. C'est cette expressivité dans la signification, avec les motivations diverses qu'elle reflète ou qu'elle déclenche, que nous voulons ici mettre en valeur.

Il y a lieu de répéter ici, à propos des noms d'animaux, ce qu'a si bien dit M. Séguy des noms de plantes : « Tous ceux qui se sont occupés des noms populaires des plantes ont été frappés par l'instabilité et la diversité prodigieuse de ce vocabulaire, à tous les points de vue, bases et formes. On constate que les gens peu instruits confondent les plantes, qu'un même nom sert à divers objets, et jamais dans les mêmes condi-

1. Cf. *Sources indig.*, p. 3. — V. aussi le récent article de K. Baldinger : *L'étymologie hier et aujourd'hui*, in *Cahiers de l'Association Intern. des Études Françaises*, 11, p. 233-264.

tions (du moins en apparence) : bref, on a l'impression du chaos et du hasard. La cause en est qu'un grand nombre de plantes, quoique familières, sont des objets mal connus et peu usuels (bien que toujours présents dans la vie du rural). Mais c'est justement dans cet état de choses que réside l'intérêt de ces recherches : en effet la désignation d'une plante met à chaque instant le sujet parlant en état de « détresse lexicale », suivant l'heureuse expression de Gilliéron.

« On conçoit combien cet état peut offrir à l'observateur de réactions du plus haut intérêt en ce qui concerne la formation du nom... Cette activité linguistique, on ne peut compter l'observer en recherchant le vocabulaire des objets nettement connus, puisqu'ils possèdent des noms solidement associés qu'un simple appel de la mémoire suffit à évoquer »¹.

Les noms d'animaux rares ou peu connus font donc partie, à l'instar des termes botaniques, de ces « isolés sémantiques » dont parle M. Brunneau. Seule une motivation quelconque, logique ou gratuite, les réintègre dans un système notionnel familier ou simplement dans une communauté sonore : le mot cesse alors de faire figure d'étranger pour refaire partie d'une structure d'où la rareté de son emploi tend toujours à l'exclure. Bêtes et plantes s'insèrent en outre dans cette partie du monde naturel vis-à-vis de laquelle le rural se sent toujours peu ou prou en état de participation animique, ou du moins en étroite communication, soit qu'il l'exploite, soit qu'il la redoute. Que telle ou telle plante ait, ou passe pour avoir, telle ou telle vertu curative ou vénéneuse, que tel animal soit considéré, ici comme maléfique, là comme bénéfique, que tel ou tel détail de son aspect extérieur ou de son comportement se situe, à un moment déterminé, dans une sphère de pensée privilégiée de la communauté linguistique, il n'en faut pas moins pour créer ou colorer des motivations d'une étonnante diversité.

Nous sommes donc ici en plein dans le domaine de cette étymologie dite « populaire », dans laquelle Saussure ne voyait qu'un phénomène « pathologique », mais que les récentes études de sémantique réhabilitent de plus en plus, comme une tendance fondamentale de tout système linguistique, et ceci à tous les niveaux de culture². Association

1. Cf. *N. des plantes*, p. 3-4.

2. V. en particulier : Ullmann, *Précis*, p. 124 ; Séguy, *op. cit.*, p. 163 sq. ; Wartburg, *Probl. et Meth.*, p. 112 sq. ; Baldinger, citant J. Orr, *op. cit.*, p. 237, note 4 ; Guiraud, *Sémant.*, p. 17 sq.

M. Séguy insiste en outre sur le « réflexe de défense », l'« inquiétude » provoqués par

étymologique et motivation par affinités sonores représentent en effet une activité perpétuellement en éveil dont le bénéfice immédiat est de mettre de l'ordre dans la fixation mémorielle de désignations qui, sans elle, ne seraient bientôt plus qu'épaves sémantiques toujours sur le point de partir à la dérive.

La motivation, pour des notions aussi fuyantes que sont parfois les noms d'animaux ou des plantes, est donc une nécessité. Cela est si vrai que lorsque l'évolution phonétique, ou toute autre cause, efface la motivation primaire, la conscience linguistique, ou souvent même le simple jeu des affinités sonores, restructurent le mot en fonction d'une nouvelle motivation. C'est dire l'alogicité foncière qui caractérise parfois ces formations. L'exemple d'*anivielh* « orvet » (cf. ci-après), décomposé en *ase vielh*, à cause d'un rapprochement inconscient avec le français et aboutissant finalement à *ase* « âne » par suite de la disparition d'un adjectif jugé sémantiquement inutile, montre bien jusqu'à quel point peuvent aller ces motivations secondaires. De là à ce que l'esprit s'évertue à trouver quelque ressemblance entre l'âne et l'orvet, il n'y a qu'un pas, et nous ne sommes pas éloigné de croire que ce rapprochement ne soit déjà latent dans la conscience d'un quelconque sujet parlant. D'ailleurs, ce n'est pas le moindre intérêt de ces motivations secondaires, du point de vue de la linguistique psychologique, que de voir dans quelle mesure un simple rapprochement sonore peut déclencher une nouvelle représentation conceptuelle entraînant une autre saisie du réel. Le mot en vient à recréer la chose. Nous sommes ici dans un domaine privilégié, intermédiaire entre celui de la parole et celui de la langue, les restructurations expressives de certaines désignations, souvent individuelles, du moins au départ, témoignant en effet d'une relation de valeur entre le locuteur et la chose nommée. Tendance stylistique qui se manifeste au niveau de la parole et tend déjà vers un procès de sémantisation ¹.

Mais ici se pose un problème. Celui du degré de conscience de la motivation chez le locuteur moyen. Il est certain que l'effacement de la

la sensation d'une chose entièrement nouvelle : « le rattachement à des notions déjà intégrées à la personnalité, quelle que soit la valeur de ce lien improvisé, dissipe ce trouble ».

1. Nous pensons par exemple à ce *ranleta d'aiga* « petit crapaud chanteur », littér. « hirondelle d'eau », spécifique d'un seul point *ALG*, et au commentaire du témoin (cf. ci-après).

motivation est souvent exigé par la fonction sémantique elle-même : « le mot doit évoquer l'ensemble de la chose nommée et non pas le seul caractère motivant qui n'est souvent pas l'essentiel »¹. Ce caractère motivant, en effet, n'est bien des fois qu'un facteur subjectif, une saisie partielle ou momentanée du réel, correspondant à des sphères de pensée, ou même à des obsessions parfois confuses qui peuvent prévaloir à une période déterminée de la conscience collective, mais cessent d'être essentielles à la période suivante. Si un citoyen du xx^e siècle avait à baptiser aujourd'hui la belette, il est fort probable que la flatterie propitiatoire qui a présidé à la naissance de la désignation ne serait plus un facteur déterminant. C'est dans un tout autre monde qu'il puiserait ses impulsions nominatrices. C'est dire que le degré de conscience de la motivation est quelque chose d'éminemment flou, difficilement perceptible, qui change selon les étapes du développement sémantique, selon les aires où le mot s'est créé, selon l'acuité intellectuelle de tel ou tel sujet parlant, la structure de son propre système, ou même encore l'orientation particulière de sa conscience linguistique à un moment donné². Les motivations secondaires ou même tertiaires dont nous avons parlé et dont nous fournirons de nombreux exemples en sont la meilleure preuve. D'ailleurs, ce passage alternatif, dans nos désignations, de la transparence à l'obscurité et de l'obscurité à la transparence, est certainement un des aspects les plus intéressants de la sémantique.

De toute façon, ce qui incombe à l'étymologiste des formations secondaires, c'est de revivre tout d'abord la motivation initiale, de retrouver l'impulsion ou le concept motivants, que le sujet parlant en ait ou non conservé aujourd'hui la trace dans sa conscience. « Le sémanticien a donc pour mérite de rendre transparents tous les mots... et la sémantique concrète de retrouver ce qui fut présent historiquement dans l'esprit des créateurs : la sémantique est une connaissance historique »³.

1. Cf. Guiraud, *Sémant.*, p. 19.

2. Cf. Wartburg, *Probl. et Méth.*, p. 118, n. (1) : « Naturellement, le sentiment de la langue varie ici aussi suivant les individus. Par exemple, tandis que tout Italien rangera *inalberare* dans la deuxième classe (celle des mots motivés étymologiquement), je ne suis pas sûr que tout Allemand aperçoive dans le terme de *hissen*, comme je le fais moi-même, un correspondant sensoriel traduisant de façon imagée la montée rapide de l'étendard avec le frottement de la corde ». V. aussi p. 116, n. (1), le cas de *sich bäumen* « se cabrer », pour lequel beaucoup d'Allemands ont perdu le rapport avec *Baum*, donc la valeur expressive du mot.

3. Cf. Esnault, *L'imagination popul.*, p. 11.

C'est donc en fonction des diverses *impulsions nominatrices* que nous allons examiner, en nous fondant sur les données de l'ALG, les désignations des animaux suivants : la *belette*, la *chenille*, la *couleuvre*, la *courtilière*, l'*écrevisse*, le *frelon*, le *loir*, le *mulot/campagnol* (+ le *rat* et la *souris*), l'*orvet*, le *putois*, la *rainette* (+ le *crapaud bombinateur*), la *sauterelle* et le *ver luisant* ¹.

Bien entendu, compte tenu de ce que nous avons dit précédemment, nous ne retiendrons que les formations secondaires, les types primaires n'étant cités ou cartographiés que pour servir de base explicative éventuelle au développement des types secondaires. Tous nos animaux (ou presque) sont des animaux sauvages, c'est-à-dire vivant en marge de la sphère conceptuelle normale du rural : on parle tous les jours, à la campagne, de bœufs, de vaches, de chiens ou de poules, mais beaucoup plus rarement de belettes, de putois ou d'orvets. Cela suffit pour créer un premier relâchement du lien sémantique. Mais ces animaux sont en outre, ou passent pour être, utiles ou nuisibles, bénéfiques ou maléfiques : c'est dans cette mesure que peuvent agir certaines impulsions motivantes, en vertu de superstitions diverses ou simplement de la loi d'intérêt, et cela d'autant plus que le terme traditionnel, peu employé, a tendance à s'oblitérer ².

PRINCIPAUX TYPES DE MOTIVATIONS

I) TRANSFERTS DE SENS

Une première motivation est fournie par les *transferts de sens*. Comme pour les plantes (cf. Seguy, *op. cit.*, p. 165), il y a une contamination mutuelle des noms d'animaux, des attractions fréquentes d'un terme à l'autre, pour peu surtout que les affinités phoniques attirent les désignations dans une même sphère conceptuelle. Mais il y a lieu, nous semble-t-il, de distinguer quatre types de transferts :

1° Les transferts de sens proprement dits. La désignation reste mais correspond à un concept nouveau ; l'ancien concept qu'elle actualisait est à

1. Nous ne donnons pas d'exemples d'oiseaux, étant donné que M. Evans a plus spécialement orienté ses recherches dans ce sens. Des désignations comme celles du *hibou* ou de *bergeronnette* eussent trouvé ici leur place tout indiquée.

2. C'est ainsi que la grenouille, bien connue et partout alimentaire, n'a pratiquement pas de désignations motivées, malgré son coassement caractéristique, alors que la rainette et mieux encore le crapaud bombinateur, animaux moins familiers, en ont un grand nombre.

son tour exprimé par une nouvelle désignation : soit un terme préexistant qui s'est libéré, pour une raison ou pour une autre, de son concept, soit une formation secondaire motivée. Il y a là un glissement dans tout le système, une série de réactions en chaîne dont on peut suivre aisément sur l'ALG les diverses étapes ¹.

2° Bivalence de la désignation correspondant à une confusion portant sur l'animal lui-même, confusion qui peut d'ailleurs n'être qu'un fait extrêmement localisé, voire individuel. En comparant les cartes, on trouve les mêmes désignations au même point, correspondant à deux concepts différents. Par exemple, le *frelon* et le *bourdon*, la *rainette* et la *grenouille*.

3° Réduction de cette bivalence : monopolisation du signifiant par un seul concept, l'autre restant sans désignation ; c'est là le point de départ d'une phase de détresse lexicale : la case est vide pour une formation secondaire (ou un gallicisme). Ces cas sont rares.

Autrement dit, si l'on représente par A et B les désignations et par a et b les concepts, on obtient les schémas suivants :

$$1^{\circ} \quad A = a \leftarrow B \\ \quad \quad \quad \downarrow \\ \quad \quad \quad b \rightarrow A$$

$$\text{d'où } A = b \text{ et } B = a$$

$$2^{\circ} \quad A = a + b$$

$$3^{\circ} \quad A = a$$

Bien entendu, il est souvent malaisé de distinguer (2) et (3), les faits de parole et de langue interférant sans cesse ².

4° Un transfert indirect, dû à des affinités sonores.

Examinons maintenant quelques exemples :

Rainette (ALG, 42). — La rainette (ou le crapaud bombinateur) empruntent parfois leurs désignations à la *grenouille*, au *crapaud*, à la *sauterelle*, à l'*hirondelle*.

1. Ces faits sont bien connus depuis les fameux travaux de Giliéron sur l'*abeille*. On pense encore à la célèbre lutte du *chat* et du *coq* en Gascogne, sur laquelle tout n'est peut-être pas encore dit. Personne, par exemple, ne semble avoir pensé que la plus grande partie de la Gascogne pyrénéenne n'aurait pas participé à cette homonymie gênante, puisque GALLU y eût donné *gath* (gatš), et non *gat*.

2. Il est également difficile de distinguer les désignations *réellement polysémiques* (un seul terme pour deux concepts précis) des désignations à *valeur générique* (désignations plus ou moins abstraites correspondant à un concept mal caractérisé).

1) GRENOUILLE. — Les deux bêtes sont en général bien distinguées partout : rainette = *arran*, *raineta* ou onomatopée/grenouille = *graolha* ou *granbota*. Les points de confusion (cf. type 2) sont rares (643, 674, 676 SO, 790 NE).

2) CRAPAUD. — Quand la rainette ou le petit crapaud prennent l'appellation générique du crapaud (*shòlo/chòlo*), ce dernier est désigné du nom de *harri* ou *crapaud* (cf. 42 et 40, pts 679 SO, 688 N, 781 NO) (cf. type 1).

3) SAUTERELLE : pt 685 SE/sauterelle = *grip* (grillon) (type 1).

4) HIRONDELLE (d'eau) « crapaud bombinateur » : transfert dû probablement à de pures affinités sonores (cf. ci-après) type 4.

Rat (ALG, 3). — taupe (*bohon*) aux pts 548, 549 N, 650 N ; s'oppose à *taupa* « taupe » (type 1) ; intermédiaire : *rat-bohon*.

Couleuvre (ALG, 37) : loir, orvet.

1) LOIR (liron) : pts 548, 549, 549 N, 641, 641 O, 650 N, 653 N. Pas de désignation du loir à ces points (type 3).

2) ORVET : *orbasana* (695 O)/orvet = *arbacan* (type 1).

Mulot/Campagnol (ALG, 7) : taupe, musaraigne, souris, loir.

1) TAUPE. — Les deux désignations, bien qu'elles soient en relation, sont en général bien distinctes : le mulot étant le « rat-taupe » (*arrata-boha* ou *arrat-bohon*) contre *boha*, *bohon* « taupe ». Au pt 549 N : *bohon* = rat/*taupa* « taupe » ; 678 NO : mulot = *bohon/arrat* « rat »/*taupa* (ou *bohon*) « taupe » ; 697 : même radical, mais suffixation différente (type 1).

2) MUSARAIGNE. — Rare : pt 676 SO : *musaranba* (douteux).

3) SOURIS. — Semble être une confusion d'animaux (type 2). 692 : [*suris*] = mulot + souris ; 647 NO : (*h*)*uranba* « mulot »/rat « souris » ; 667 NO : *huraganba* « mulot »/arrat « souris et rat ».

4) LOIR. — L'ALG ne donne que quelques désignations sporadiques du loir.

Orvet (ALG, 39) : couleuvre, salamandre, lézard vert, âne.

1) COULEUVRE. — 691 N : *colauron* « orvet » (littér. « petite couleuvre »)/*colaura* « couleuvre » 692 SO : *quiraula gorda*¹ (aussi *erbacan*) « orvet »/*quiraula* « couleuvre ».

1. *gorda* m'est obscur. Peut-être hispanisme *gorda* « grosse ».

2) SALAMANDRE. — 659 : *blanda* « orvet » / *mandra* (plutôt renard) « salamandre ». Pour ces mots, cf. ci-après : salamandre (type 4).

3) LÉZARD VERT. — 688 SO [*lüdër*] « orvet » / néant pour le lézard vert (détresse lexicale : type 3).

4) ANE : motivation par affinité sonore (cf. ci-dessus et ci-après), type 4.

Écrevisse (ALG, 71) : grenouille. — Un seul pt (693 NO) : *gragolha* « écrevisse » / *griaulha* « grenouille » (type 1); pts voisins (692 S et 696 O) : *graolha* = grenouille.

Salamandre (ALG, 44) : triton, renard.

1) TRITON : confusion d'animaux (type 2); 668 : *grifo* « salamandre » et « triton ». Les types *blanda*, *glanda*, *landra*, *landa*, en relation sonore indéniable, désignent l'une ou l'autre bête.

2) RENARD : *mandra*. — Attraction de la finale de *salamandra*, motivé *sala-mandra* (659, 659 SE).

Sauterelle (ALG, 51) : cigale, grillon.

1) CIGALE. — Ici, confusion d'animaux (type 2); ce qui est tout à fait plausible en Aquitaine où la cigale est rare.

2) GRILLON : mêmes désignations (*grip*, *grith*) aux pts 685 SE, 692, 692 S, 693 NO (confusion d'animaux ou appellations génériques). Distinction morphologique aux pts 685 NE, 697, 697 NE : type masc. pour le grillon (*grith*, *grilhon*) et fém. pour la sauterelle (*gritha*, *grilha*).

Putois (ALG, 12) : furet, fouine.

1) FURET. — (pas de carte ALG furet) : *huron* (676 SO, 686 S, 694 E, 693 NO); *fissèu* « putois + furet » (681 N et 681 SE).

2) FOUINE. — 641 O : *gat-foin* (semi-gallicisme) = putois [*fuino*] (autre gall.) « fouine »; 641 : *gat-foin* = putois + fouine : probablement confusion de bêtes (type 2).

Frelon (ALG, 50) : taon, bourdon, abeille.

1) TAON. — 659 : *tauban* = taon + frelon.

2) BOURDON. — 636, 647 NE, 679 SO, 697 NE, 699, 790 SE : *bergau*, *bordon*, *bossalon*. Dans les deux cas, il s'agit très probablement de confusion d'animaux.

3) ABEILLE. — 772 O : *abelhard* (motivation, par suffixation, sur abeille) ¹.

Enfin, dernière ressource en cas de détresse lexicale, la nomination peut se borner à un sémantème générique : « la bête ». Un terme comme *cuca*, particulièrement riche en potentialité sémantique (cf. ci-après) pourra se passer même d'un quelconque élément de caractérisation et désigner à lui tout seul la *rainette*, la *chenille*, la *courtillière* (761, 762 NE) et le *ver luisant* (688 N). Mais, là encore, il est difficile d'affirmer qu'il ne s'agit pas d'impulsions nominatrices individuelles : seule une enquête approfondie, dans les localités imputées, pourrait le dire.

II. MOTIVATIONS DESCRIPTIVES

Nommer un animal en se fondant sur une caractéristique saillante de son aspect ou de son comportement est une tendance naturelle dans toutes les langues. On peut avoir alors : soit un nominal passe-partout : type « la bête », suivi d'un adjectif caractérisant (luisant, puant, etc.) ; soit une désignation caractérisante, mais centrée sur un animal pris comme prototype (le chat, le rat, etc.) ; soit enfin, cas le plus fréquent, une périphrase descriptive.

1) DÉSIGNATIONS AUTOUR D'UN NOMINAL PASSE-PARTOUT. Dans ce type de formation composée, le déterminé est représenté par un terme générique signifiant « la bête » (plutôt « petite bête ») : *cuca* le plus fréquent (cf. ci-dessus), *barbòt*, *bernat* ². Mais *cuca*, nous l'avons vu, possède un sémantisme suffisamment riche pour être employé souvent sans déterminant ³.

1. Il est curieux de constater que le *frelon* n'est jamais motivé d'après la *guêpe*, du moins dans le domaine d'oc (cf. ALF, B 1572), alors qu'il n'est selon la science qu'une variété de guêpe.

2. *bernat* « Bernard » : cf. *bernat pudent* « punaise des bois ; *bernat pescaire* « héron » ; *prega-diu-bernada* « mante religieuse ». Noms de personnes appliqués aux bêtes : cf. aussi *guirau* « crapaud » en Périgord, et, plus loin, *vidau l'arran* « rainette ». Ces désignations à bases anthroponymiques ont dû se fixer grâce aux formulettes enfantines adressées aux animaux : cf. *vòla, vòla, guiraud — que deman farà caud* (POUEIGH, *Chansons popul. des Pyrénées françaises*, Paris, 1933, p. 90).

3. Voici quelques-unes des innombrables valeurs sémantiques de *cuca* : ver blanc du hanneton, crapaud bombinateur, chenille, hanneton, vipère, courtillière, chouette, crapaud, orvet, ver luisant, « porte-bois », etc. Nous nous proposons de consacrer un article à ses appellations génériques.

— Petit crapaud (qui crie après la pluie) : *cuca* (cf. ci-après) et var. *cuc*, *coc*.

— Chenille : *cuca* (cf. ci-après) ¹.

— Courtilière : *cuca* (cf. ci-après).

— Orvet : « bête luisante » : *cuca lusenta* (697, 697 NE).

— Ver luisant : *barbòt lusent*, *bernat lusent* ².

— Putois : *bernat putòi* (688).

— Courtilière : « bête du maïs » : *barbòta milhadèra* (664 S).

2) FORMATION AUTOUR D'UN ANIMAL PROTOTYPE. Un autre procédé de nomination consiste à prendre comme nominal, non plus un terme vague s'appliquant à toutes les bêtes, mais un animal prototype, généralement bien connu, avec lequel la bête désignée présente plus ou moins de ressemblance : double motivation, en quelque sorte, qui affecte à la fois déterminant et déterminé. Ces prototypes sont communément des animaux familiers, peu prolifiques en désignations secondaires, comme le *chat*, le *rat*, le *ver*. Encore que dans ce dernier terme, on puisse supposer un certain potentiel sémantique, qui ne pourra se fixer qu'au gré des caractérisations.

— Loir : rat-loir, rat gris, rat-grillon, rat dormeur, rat bigarré (*rat-calhòl*).

— Taupe : rat souffleur (*rat-bohon*).

— Mulot/campagnol : rat-taupe, rat gris (cf. loir), rat d'eau (plutôt *rat d'eau* : confusion de bêtes), rat sauteur, rat piquant, rat barbu, rat des champs, rat-loir (cf. loir), rat du maïs.

— Rat : rat des toitures (*rat canlatèr*).

— Putois : chat puant, chat pétant, rat puant, chat sauvage, chat-fouine ³.

— Ver luisant : ver luisant, ver de lumière, ver de Saint-Jean (cf. hanneton), ver de nuit.

Peuvent servir aussi de prototypes d'autres animaux moins familiers comme la *taupe* : « taupe du maïs » (= courtilière), ou l'*écrevisse* : « écrevisse de terre » (= courtilière). Mais cela est beaucoup plus rare.

3) FORMATIONS MÉTAPHORIQUES. Les précédentes désignations, périphrases construites autour d'un animal prototype, relèvent d'une nomi-

¹ et ². Cf. arag. *cuca de les cols*; *cuqueta de luç* (E², E³).

³. Cf. aussi « chat-écureuil » (*gat-esquiròu*); chat-loup » (*gat-lop*) = lynx.

nation purement cognitive. On actualise quelques-uns des caractères objectifs de l'animal qui le définissent dans son aspect ou son comportement (rat gris, rat sauteur, rat barbu, chat puant, etc.). Les désignations qui vont suivre franchissent un pas de plus dans la participation de l'homme au monde de l'animal ; elles établissent une relation de valeur entre la bête et celui qui la désigne ; il s'agit alors non seulement d'identifier l'animal, mais aussi d'essayer de l'*exprimer* dans son être : ce qui implique une certaine part affective de la part du locuteur. Nous sommes ici, comme nous l'avons dit plus haut, à mi-chemin entre une motivation stylistique et un procès de sémantisation, entre un fait de parole et sa consécration dans la langue ¹. Déjà, une désignation comme *écrevisse de terre*, à propos de la courtilière, malgré son fondement objectif, me paraît légèrement teintée de valeurs extra-notionnelles, et ceci d'autant plus que cette formation est rarissime (cf. ci-après) ². Mais voici des exemples plus significatifs :

- Frelon : loup des mouches (un seul pt : 791 O).
- Ver luisant : lumière en chambre, allume-chambre, lumière de terre, lumière du laboureur (rares).
- Chenille : amasse-poil (rarissime).
- Orvet : serpent de verre (calque français).
- Couleuvre : tête-blanche (rare : deux pts).
- Rainette : grenouille pisseuse (un pt).
- Crapaud bombinateur : hirondelle d'eau (un pt).
- Sauterelle : saute-pré.
- Courtilière : mange-citrouilles.

La nomination expressive peut se réaliser aussi par dérivation directe autour du concept motivant : par effacement du déterminé, par exemple, au profit du seul déterminant, ce qui donne à l'adjectif substantivé un relief tout particulier. Ex. : *le loir* : le puant, le pétant ; *la couleuvre* : le

1. Je renvoie à la belle définition de Gaston Esnault (*Imagination popul.*, p. 30) : « La métaphore est une comparaison condensée par laquelle l'esprit affirme une identité intuitive et concrète. Cette identité n'est pas l'identité rationnelle, scientifique, dont le dessein est d'être éternellement vraie ; c'est une identité pour l'imagination, partielle, précaire peut-être, mais qui exprime la présente réaction sensible du sujet ».

2. La valeur stylistique de ces désignations est confirmée par leur rareté (souvent un seul point sur la carte), et par le fait que ces formations expressives coexistent souvent avec d'autres termes au même point (polymorphisme).

souple (cinglant); *la courtilière* : la laboureuse, la perceuse; *la souris* (aussi mulot/campagnol) : la fureteuse; *l'écrevisse* : la reculeuse.

III. MOTIVATIONS FOLKLORIQUES

Il ne s'agit plus là d'une identification objective de l'animal, ni même de l'intuition d'une identité poétique ayant malgré tout quelque rapport avec le réel; les désignations « folkloriques » s'intègrent à un univers de relations confuses entre l'homme et l'animal et actualisent des croyances et des superstitions souvent vieilles comme le monde. Certes, le sens des motivations s'oblitére, à mesure que le rural acquiert de l'univers une saisie plus rationnelle; la tension de certains thèmes obsessionnels se relâche, la force affective s'estompe, qui colorait le mot et le motivait¹. Les concepts de *pain* et de *fromage*, par exemple, ne sont sûrement plus perçus dans *panquèra* et *panquèsa* « belette » (cf. ci-après); mais nous ne pensons pas qu'il en soit de même dans des désignations comme *copa-dits*, *copa-pès* (coupe-doigts, coupe-pieds) pour la chenille, ou *popa-sang* (suce-sang) pour l'orvet. De toute façon, la tâche de l'étymologiste et du sémanticien consisté d'abord à retrouver la coloration émotive initiale, le déclenchement créateur. En voici quelques exemples :

1) PSEUDONYMES PAR FLATTERIE PROPITIATOIRE (tabou linguistique) :

Belette : la toute belle, la belle dame, la jolie, la jolie belle, la petite commère, la petite chose ;

Chenille : le beau visage (?) (*carabèda*);

Orvet : la fée.

2) DÉSIGNATIONS SEMI-OBJECTIVES : la motivation a pour base une caractéristique traditionnelle présumée de l'animal.

Orvet : serpent aveugle ou borgne (croyance et motivation universelles);

Couleuvre : mangeuse de crapauds.

1. La coloration affective et extra-notionnelle de certaines désignations a pu parfois se maintenir grâce au vocabulaire enfantin : formulettes, mimologismes et chansons ont souvent aidé, en effet, à fixer ces types de formations dans la conscience, les adultes les répétant à leur tour pour amuser les enfants (cf. ci-après les formulettes propitiatoires à propos de la belette). Pour divers types d'incantations enfantines à propos des animaux, cf. Lambert, *Chants et chansons popul. du Languedoc*, Paris-Leipzig 1906, I, p. 181-208 et Poueigh, *Chansons popul. des Pyrénées françaises*, Paris, 1933, p. 82-92.

3) EXPRESSIVITÉ MALÉFIQUE.

Chenille : le poison, le coupe-pieds (ou doigts), la sorcière ;

Orvet : le pique-vendredi, le suce-sang ¹.

IV. ONOMATOPÉES

Il reste maintenant à dire un mot sur le procédé bien connu des formations secondaires onomatopéiques : autre type de motivation (naturelle), mais qui n'est évidemment valable que pour les animaux qui se caractérisent par leur chant ou par leur cri (rainette, petit crapaud, sauterelle, cigale, frelon, etc.). C'est le domaine par excellence des attractions par affinités sonores et des contagions sémantiques. Le plus curieux est ce qu'on pourrait appeler la sémantisation de l'onomatopée, qui restructure la désignation sur la base d'un nouveau radical développé à partir de l'onomatopée. Significatif est, par exemple, le cas de la *segaira* (la moissonneuse) pour la sauterelle à grosses ailes, dont le radical s'est développé à partir d'une contamination entre *segar* « moissonner » et *sega-sega*, onomatopée pour la sauterelle, à cause de son chant monotone comme une scie (cf. ci-après).

Nous ajouterons en fin un dernier mot sur un curieux procédé de nomination : l'utilisation de variantes phonétiques à des fins de discrimination sémantique. Le locuteur a dans sa conscience des variantes polymorphes du même terme qu'il spécialise dans des significations données. Par exemple : pt 693 NO : *gragolha* « écrevisse » contre *griaulha* « grenouille » ; 659 O : *orbasana* « couleuvre » contre *arbacan* « orvet ».

1. Il est curieux que le caractère maléfique, très généralisé, de la *courtillière* (cf. ci-après) et de la *salamandre*, ne transparaisse que d'une manière assez indirecte dans leurs désignations. Pour ce dernier animal (cf. *ALG*, 44), les motivations secondaires à partir des types primaires : *escorpion* « scorpion » et *salamandra* sont particulièrement nombreuses (*salamanha*, *salimanha*, *salimana*, *sarnamalha*, *sarimanda*, *saurimonda*, *salimandra*, etc.), mais l'expressivité maléfique ne s'y manifeste que rarement : par ex. dans des types comme *esgrapion* (pt 645), vraisemblablement contaminé par des verbes expressifs tels que *esgarraupiar* « griffer, égratigner », *esgrapautar* « écraser entre les griffes », égratigner », *esgrapautar* « écraser entre les griffes », *esgrauchar* « écorcher » etc. De toute façon, on ne trouve pas en gascon de formations métaphoriques telles que *gonfle-bœuf* ou animal « souffleur », fréquentes ailleurs, et qui reposent sur des croyances diverses (cf. *ALMC*, 334).

RAPPORTS ENTRE TYPES PRIMAIRES ET FORMATIONS SECONDAIRES

Étant donné le processus créateur, plus ou moins continu, des désignations secondaires, on peut penser à une certaine concurrence entre types primaires et secondaires et à un refoulement progressif des premiers. Il semble bien en effet que le foisonnement de formations de ce genre soit dû, nous l'avons vu, à une certaine détresse lexicale dont est responsable l'oblitération des différents types traditionnels. Il devient alors indispensable de motiver les désignations pour les intégrer dans une sphère notionnelle plus familière. Le but de nos cartes est essentiellement de mettre en lumière l'apparition de ces formations expressives qui viennent rompre parfois la belle unité des aires primaires. A force de créations sporadiques, le type primaire éclate en désignations multiples. Qu'on prenne par exemple la carte *chenille*. On y voit nettement deux types primaires : *canilha*, *ruca*, et une formation secondaire (dont la motivation a dû s'estomper) qui a particulièrement bien réussi : *gatamina*. Les aires de *canilha*, de *gatamina* et de *ruca*² sont parfaitement unifiées; mais déjà celle de *ruca*¹ présente des « taches » : le terme générique de *cuca*, favorisé ici par une attraction paronymique avec *ruca*, gagne certains points : 657 S, 667 SE, 678 NO, 668, 668 SO. Cette progression de la formation secondaire, on peut la saisir *in vivo* grâce au polymorphisme de certaines localités (ou de certains sujets); au pt 668, par exemple, *cuca* coexiste avec le type traditionnel *ruca*, qui n'est pas encore oblitéré, et il est assez probable qu'il en est de même des autres localités de l'aire de *ruca*. Mais *cuca* est sous-jacent dans la conscience linguistique et commence à transparaître de-ci de-là¹. Jugé bientôt insuffisant quant à sa valeur sémantique, il pourra s'adjoindre un quelconque élément de caractérisation, ce qui aboutira à une de ces périphrases descriptives analysées plus haut. Il s'agit donc d'une aire primaire en voie d'*éclatement* lexical. Dans l'aire pyrénéenne qui lui est adjacente, l'éclatement s'est réalisé : une foule de désignations se sont créées (formations secondaires) ou maintenues (types primaires fossilisés), transformant

1. Cf. Seguy, *Têtard*, p. 122 : La difficulté « réside toujours dans le polymorphisme réel ou possible en matière de nom de plantes ou d'animaux sauvages. C'est toujours le même problème : un changement apparent peut n'être que la manifestation de ce fait : plusieurs noms existent et ont toujours existé au même point, et c'est tantôt l'un, tantôt l'autre, qui est fourni aux enquêteurs ».

l'aire en un véritable puzzle. Situation critique qui risque de développer la tendance inverse : en effet, la multiplicité fâcheuse des termes peut inciter à la recherche d'un type abstrait purement cognitif, débarrassé de toute valeur intrinsèque. Le retour à un quelconque type primaire plus ou moins oublié paraissant peu probable, le locuteur n'a souvent d'autre recours que de se tourner vers le français, préférant ainsi l'arbitraire d'un signe commode à une pluralité gênante de formes motivées. Cela saute aux yeux sur notre carte, où l'on voit l'aire du gallicisme : [sɛni'l'o], en contact avec l'aire-puzzle, couvrir déjà tout le Comminges et tout le Couserans montagnards ¹. A cela s'ajoute peut-être aussi une défaveur générale, aujourd'hui, à l'encontre des formations métaphoriques irrationnelles jugées trop fantaisistes. Progrès du rationalisme, dont M. Séguy, à propos des noms de plantes, a pu vérifier l'incidence en haute Gascogne : « Une décadence de l'imagination populaire est indéniable : les faits que nous observons coïncident avec la disparition des légendes, croyances et pratiques irrationnelles. A des plantes « pied de poule, pompon d'argent, pinceau, pain de de serpent, fleur de la vierge, herbe de tel saint », se substituent des noms simples et dépouillés de valeur intrinsèque, des mots français sentis comme savants, ou le néant » ².

II. — ÉTUDE DES DIFFÉRENTES FORMATIONS

I. — LA BELETTE, *ALG* 13.

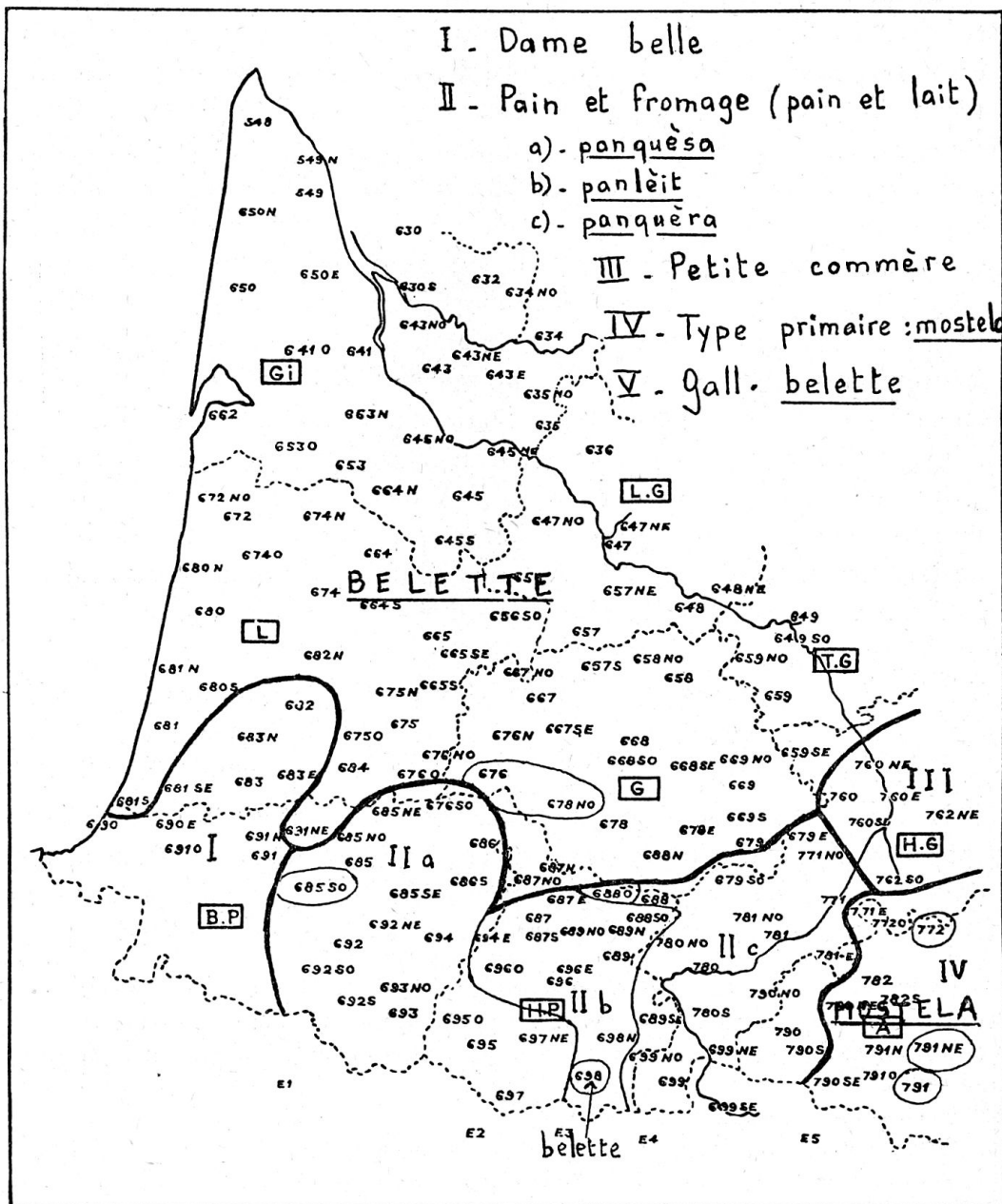
La belette est le cas classique du tabou de superstition. On sait que cet animal, objet de nombreuses croyances ³, et tenu souvent pour maléfique, n'est que rarement nommé : on le désigne fréquemment par des euphémismes flatteurs qui se sont imposés dans les langues les plus

1. Intéressants sont en outre les points polymorphes (cf. ci-dessus) : 692 SO et, dans l'aire *ruca*², 681 SE, 681 S (où le gall. désigne la chenille velue) ; gall. encore aux pts 685 SE, 692, 692 S. Tout cela montre bien que l'aire-puzzle subit fortement la pression du gallicisme, déjà vainqueur à l'est.

2. Cf. *Tétard*, p. 123.

3. Cf. Rolland, I, p. 51 sq. : « Il faut se défier même d'une belette morte » — « Les belettes portent bonheur dans les maisons » (Bretagne) — « Une belette qui croise la porte d'un malade est un présage de mort » (Morvand). « L'antiquité et le moyen âge attribuaient à la belette le pouvoir de détruire les serpents et en particulier le serpent basilic ». Cf. aussi *ALG*, 13 : 781 NO : « Quand on voit la belette ou qu'on l'entend crier, c'est signe de pluie » ; 791 : « Dès qu'une belette est blessée à mort, les autres accourent pour hypnotiser (*embaranar*) avec leur venin la personne qui a blessé la belette ».

diverses. Son appellation est certainement l'une des plus fertiles en motivations folkloriques ¹. Nous n'avons pas l'intention de reprendre ici la



Belette, ALG 13.

1. Il est curieux que la *fouine*, pourtant si voisine de la belette, soit absolument stérile en désignations secondaires (cf. ALG, 11).

nombreuse littérature qui s'est développée à propos de ce petit mammifère¹, mais d'apporter quelques précisions supplémentaires en ce qui concerne la Gascogne.

Tout d'abord la répartition des types.

Il est intéressant de constater que seul le haut gascon connaît des formations expressives, le reste de l'Aquitaine se partageant entre deux types arbitraires : la *mostela*, prototype traditionnel, et le gall. *beleta*. Grosso modo, *mostela* est méditerranéen (Provence, langued. oriental, nord occitan oriental, toute la Catalogne), et son apparition coïncide à peu près avec la limite orientale du gascon. Quant au gall. *beleta*, vidé actuellement de toute sa motivation initiale, il a dû se développer compte tenu du processus que nous avons décrit plus haut à propos de la chenille. Il affecte aujourd'hui une vaste portion du domaine d'oc occidental et pénètre largement en Aquitaine jusqu'aux abords des Pyrénées (cf. *ALF*, 123). De toute façon, il est notable que la Gascogne pyrénéenne soit, en gallo-roman méridional, le domaine privilégié, et presque le seul, des formations folkloriques concernant la belette². Le type « pain et fromage », par exemple, bien qu'on le retrouve ailleurs (Italie), est essentiellement pyrénéen (aragonais et gascon).

Voyons maintenant le détail des diverses motivations.

1) PAIN ET FROMAGE. — On sait que ce terme, en gascon et en aragonais, s'explique par de nombreuses formules enfantines d'incantation où l'on promet à la belette du pain et du fromage pour la rendre inoffensive ou peut-être pour qu'elle se laisse prendre (cf. Rohlf's, *Gascon*, p. 39-40 et *op. cit.*). Les deux types sont : *panquèsa* (cf. carte, aire II a), et *panquèra*, probablement par attraction du suffixe *-èra* (< *-aria*), ou de l'adj. *bèra* « belle » (cf. la formule donnée ci-après et E₄ : *rata paniquera*).

1. En particulier : Wagner (M. L.), *Weitere sardische Tiernamenstudien I — Das Wiesel*. — Arch. Rom. 18 (1934), p. 1-18 ; Schott (E.), *Das Wiesel in Sprache und Volksglauben der Romanen*, Diss. Tübingen, 1935 ; Bohringer (P.-H.), *Das Wiesel — Seine italienischen und rätschen Namen und seine Bedeutung im Volksglauben*, Inaug. Diss. Bâle, 1935 ; Rohlf's (G.), « *Brot und Käse* » als *Wieselname*, Arch. f. St. N. Spr. u. Lit., CLX, p. 243-48 ; Riegler, *Wiesel*, HDA, IX, p. 578-597 ; M. Pidal, *Orig.*, 1950, p. 396-405 et carte p. 400 ; Agud (M.)-Michelena (L.), *Nombres de la comadreja en el país Vasco*, communication du *Tercer congreso intern. de Estudios pirenicos*, Gerona, 1958.

2. A l'exception de la partie ouest de l'Aveyron (type *polida*) et de quelques points dans le Tarn et la Haute-Gar. (type *comairela*), cf. *ALF*, 123, pts 753, 762, 763 et *ALMC*, 365. Mais on ne trouve pas de formations secondaires en franco-prov. : cf. *ALLY*, 540.

Le premier est caractéristique, grosso modo, des Basses-Pyr., le deuxième de la Haute-Gar. et de l'Ariège gasconne. Signalons en outre, au pt 688 O, le curieux type de *pangara* , dû à une contamination entre *panquèra* et un terme obscur.

2) PAIN ET LAIT. — Même processus de motivation que le précédent. Voir la formule enfantine de Bethmale signalée par Rohlfs (*Ga.*, p. 40).

*Panquèra, bèra, bèra,
Qu'as pan enà taulèra,
Hormatge enà 'scudèra,
E lèit enà caudèra.*

(Belette, belle, belle — tu as du pain sur la table — du fromage dans l'écuëlle — et du lait dans le chaudron).

La forme type est *panlèit* ; var. [*palèit, palèt*] et parfois au plur. [*pa(n)lè(i)ts*].

3) LA BELLE. — Procédé classique de nomination flatteuse dans de nombreux idiomes (franç., langued., ital. dial., all. dial., danois, ancien angl., breton, etc.). Le fait est bien connu : nous n'insisterons pas. Cf. Ullmann, *Précis*, p. 260-1; Wartburg, *Probl. et Méth.*, p. 158; *REW*, 1027; Bloch-Wart., 62; *FEW*, II, 319; M. Pidal, *Orig.*, carte p. 400; Rolland, I, p. 51 sq.; *AIS*, 438; *ALF*, 123, etc. Signalons simplement l'existence de deux types :

a) Un type gascon : la belle dame (*dauna bèra*), aire I (cf. ital. *donnola*), et des dérivés hypocoristiques de *bèra* : *berolina* (pt 676) et *beroteta* (678 NO).

b) Un type langued. qui n'a pas pénétré en territoire gascon : la *polida* (791). On retrouve cette forme dans la partie occident. de l'Aveyron (cf. *ALF* , 123 et *ALMC* , 365). Notons encore ce curieux composé pléonastique : la *polida bèla* (791 NE), qui s'est masculinisé dans la désignation du lézard vert, avec la même nuance de flatterie propitiatoire : le *polit bèl* ¹.

4) LA PETITE COMMÈRE. — Désignation rare et surtout langued. : la *comairèla* (762 SO et 762 NE) et la *comaireta* (760, 760 SE, 760 NE), cf. *ALF* , 123, pts 753, 762, 763. — Même mouvement de pensée qu'en espagnol *comadreja* et en ital. dial. *kummatrella* (cf. *AIS* , 438 et M. Pidal, *op. cit.* , carte).

1. Il serait intéressant de rechercher les incidences de cette discrimination sexuelle sur les représentations conceptuelles correspondantes.

5) LA PETITE CHOSE : la *causeta*. Exemple particulièrement probant de tabou linguistique ; et cela d'autant plus que cette formation est unique (685 SO).

2. — LA CHENILLE, *ALG* 55.

Nous avons vu plus haut que les désignations de la chenille se répartissent en Gascogne autour de trois types principaux. Deux types primaires : 1) — *ruca* < ERUCA (cf. Rohlfs, *Ga.*, p. 20) ; var. : [owrükkoe, urükoe, éirükoe, awrügo], etc., désignation qu'on retrouve un peu partout dans le domaine occitan (cf. *ALF*, 267). — 2) — *canilha* < CANICULA, terme déjà motivé d'ailleurs à l'origine.

Une troisième forme, expressive et pléonastique : *gatamina* (= *gata* « chatte » + *mina* : hypocoristique de chat)¹, s'insère dans le cadre des nombreuses nominations de la chenille à base notionnelle *chat*² : voir en franç. les nombreuses formations du type « chatte peulse » (*chate peulse*, *cate peulse*, etc.) : cf. Roland, III, 318 et XIII, 189 ; *FEW*, II, 188 sq. et 518. Le nominal « chatte » (*gata*), sans déterminant, apparaîtrait également dans la vallée d'Ossau, d'après Palay. De toute façon, on le retrouve assez fréquemment dans le Cantal et le Puy-de-Dôme : *chata* (cf. *ALF*, 267, pts 703, 705, 708, 709).

Ce qu'il y a de notable dans la formation *gatamina*, c'est que la motivation a dû s'y obscurcir d'assez bonne heure, au point que le terme est aujourd'hui attesté sur une vaste zone de la Gascogne atlantique. C'est une désignation commode, qui tend vers l'abstrait, et qui semble toute prête, selon le mouvement dialectique décrit plus haut, à réparer le désordre amené par des formations expressives trop abondantes. Il n'y a en effet aucune formation secondaire dans l'aire de *gatamina*. Il semblerait même, d'après la carte, que cette aire ne soit enfoncée comme un coin dans le domaine primitif de *ruca* dont il ne reste aujourd'hui que deux tronçons³. Il est possible aussi que la configuration géogra-

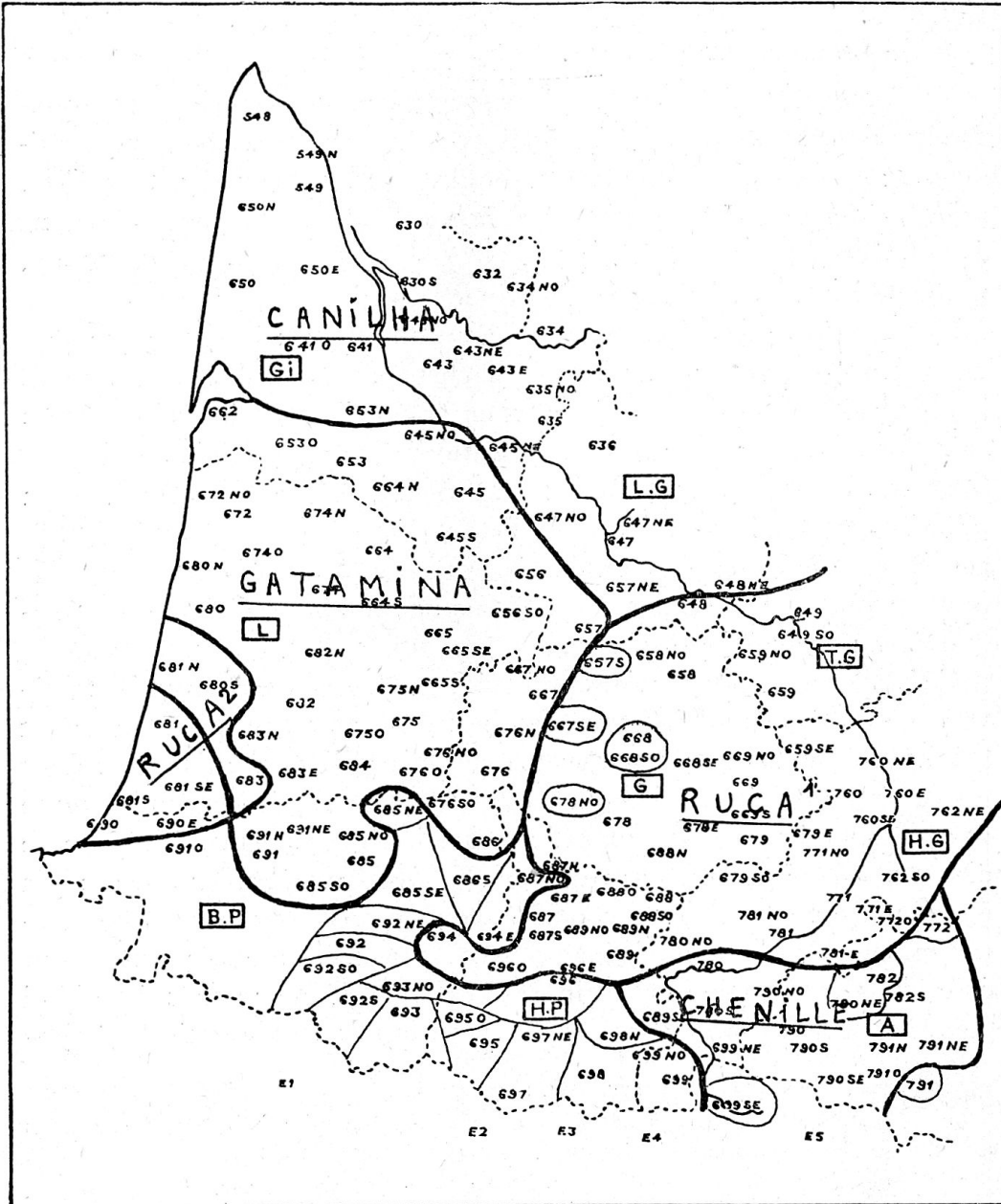
1. Cf. picard *catte-mine* et l'expression : *en catimini*.

2. Cf. Sainean, *op. cit.*, I, p. 113 : « Les noms de la chenille, suivant que son corps est velu ou glabre, remontent souvent à la notion « chat » ou « chien ».

3. Cela est confirmé par le polymorphisme : *gatamina/ruca* (et var.) aux pts 680 S, 681 N, 683. — *Gatamina* subit en outre la concurrence du gall. [sénil'o] qui, on l'a vu, s'étend uniquement dans les Pyrénées.

Certes, cette double terminologie correspond encore à une discrimination possible, d'ordre conceptuel : *gatamina* (ce qui est conforme à sa motivation) (ou *shenilka*) étant la chenille velue, *ruca* la chenille glabre (type piéride du chou). Mais il suffit que cette

phique du terrain (vastes étendues plates et peu peuplées des Landes), ait joué son rôle dans l'uniformisation du type.



Chenille, ALG 55.

discrimination s'efface pour que les deux termes s'inversent, ou que l'un prenne le dessus sur l'autre : cf. 691 N, où le gall. désigne au contraire la chenille glabre.

AMASSE-POIL. — Le « pelage » de la chenille, déjà motivant, mais indirectement, dans *gatamina*, est à l'origine d'une autre désignation descriptive : « amasse-poil » (*amassa-peu*)¹, d'autant plus pittoresque qu'elle est unique (pt 681) ; elle désigne d'ailleurs comme son nom l'indique, la chenille velue, et s'oppose à *ruca* ([*èirükoe*]) « chenille glabre ».

Il reste à examiner maintenant les multiples formations de l'aire-puzzle pyrénéenne (cf. ci-dessus), où les motivations folkloriques abondent, la chenille ayant cristallisé un certain nombre de désignations où l'expressivité maléfique joue un grand rôle (cf. Introd.)².

1) POISON, VENIN : *bren*, *brenada* (697, 697 NE) ; *bajo* (698, 699, NO) : cf. Palay, *bajoù* « venin, celui du crapaud particulièrement — ampoule produite sur la peau par une morsure de bête ou le contact d'un venin ».

2) TRANCHE-DOIGT, TAILLE-PIEDS : *trenca-dit*, *talha-pès* (deux pts seulement : 692 SO, 699 SE). Le dict. de Piat signale *segadit* comme béarnais. En général, ce genre de formations (*broca-dit*, *chaca-dit*, *copa-dit*, *arrapa-dit*) représente plutôt un nom générique appliqué aux insectes pourvus de pinces (lucanes, scarabées ; en langued. courtilière). L'appliquer à la chenille peut traduire une intentionnalité maléfique, comme c'est encore le cas dans les curieuses désignations des pts 686 S et 694 E : *podà-nas* « tranche-nez ».

3) SORCIÈRE. — Cette coloration maléfique est indéniable dans la désignation [*brutša*] « sorcière » du pt 693 (au même pt : [*émbrutšij*] « jeter un sort », cf. ALG. 214). Pour le mot *broisha* « sorcière », cf. Rohlf's, *Ga.*, p. 45.

4) BEAU VISAGE. — Une autre motivation folklorique probable, due cette fois à une flatterie propitiatoire comme pour la belette, nous est offerte par *carabèda* (772), qui pourrait représenter un *cara bèla* « beau visage » (cf. *polida bèla* « belette », *polit bèl* « lézard vert ») donnant *carabèda* par une dissimilation portant sur les liquides : *r-l*.

5) VER. — Un mot enfin sur une désignation sans intérêt, mais motivée par un transfert de sens (cf. Introd.) : la chenille est appelée « ver » (*verme*, *vermi*, *vermo*) à l'est du domaine (pts 782, 790 NE, 791 N) et à l'ouest (691 O), ici peut-être sous l'influence du basque *harra* « ver » et « chenille ».

1. Cf. langued. *pelosa*.

2. Pour des formulettes de conjuration contre les chenilles et les vers, cf. LAMBERT, *op. cit.*, p. 201.

3. — LA COULEUVRE, *ALG*, 37.

Désignation dans l'ensemble sans grand intérêt, la majorité des types étant traditionnels : *sèrp*, *colòbra/colobra*, *colaura*¹. La couleuvre n'étant pas suffisamment caractéristique, sa nomination est en général celle du serpent². Quelques formations intéressantes pourtant :

1° TRANSFERTS DE SENS : *a*) Loir : *liron* (Gironde : 548, 549, 549 N, 641, 641 O, 650, 650 E, 650 N, 653 N, 653 O); v. aussi les pts gavaches : [*lirō*] (635, 635 NO). Ce transfert de sens est peu clair et sans doute ancien. — *b*) Orvet : *orbasana* (695 O), contre *arbacan* « orvet » au même point (cf. ci-après).

2° MOTIVATIONS DESCRIPTIVES — *a*) Tête blanche : *cap-blanca*; rare (688 O, 689 N). Motivation très incertaine, les caractères de coloration étant très vagues chez les couleuvres. — *b*) Le « souple » : [*sīnglān*] : 667, 667 SE, 676. Cf. Palay : *cinglan*, *-te* : « flexible. Se dit aussi d'une personne au corps, à la taille souple et nerveuse » ; *cingle* « scion, tige fine et flexible ». Il y a aussi dans ce terme une certaine coloration onomatopéique : cf. Palay : *cinglà* : « cingler, fouetter, frapper vivement » et *flingà* (même sens). Le sens de l'onomatopée est plus ou moins assimilé à une notion de sifflement (cf. Palay : *siblà* « cingler, ployer » et « siffler »). Cela ressort bien du commentaire du témoin (665 SE) : « Serpent au sifflement strident, qui monte aux arbres ». — Désignations analogues dans l'aire marginale de Gironde et de Dordogne : [*sīngloe*, *sīglā*] (630, 634, 634 NO, 643, 643 E, 643 NE, 643 NO). On retrouve ce même sémantisme complexe (cri aigu, sifflement, jaillissement, coup de fouet) dans les types langued. et nord occitans : *giscle*, *giscla*, *gisclàs*, *chisclàs* : cf. *ALF*, 334 ; *ALMC*, 332 : [*jisklās*, *tsisklās*] (pts 49, 50, 51, 53, etc. et S. du domaine) et jusqu'en franco-prov. : *jikle* (cf. *ALF*, pt 829 et *ALLY*, 553, 554). Tous ces sens sont d'ailleurs plus ou moins parallèles à ceux du français *gicler*.

3° MANGEUSE DE CRAPAUDS : *grapaudèira* (Médoc : 630 S, 641 O, 653 N) et *sèrp chirpèira* (*chirp* « crapaud ») : 672 NO. Il doit s'agir plus particulièrement ici de la couleuvre à collier (*tropidonotus natrix*), qui vit au bord de l'eau et se nourrit exclusivement de poissons, de grenouilles et

1. Intéressant est ce type primaire pour sa vocalisation du *b* (< CÖLÜBRA) : pt 662. Les var. sont assez nombreuses : *kūlauroe* ; avec métathèse : *kiraulo*.

2. Cf. basque 691 O : *sugia* « le serpent ». Il en est de même dans l'ensemble occitan (cf. *ALF*, 334).

de têtards ; ou bien encore de la couleuvre vipérine (*tropidonotus viperinus*) qui a les mêmes mœurs.

Ces désignations, on le voit, sont assez objectives : il n'y a pas de motivation de superstition comme pour l'orvet (cf. ci-après). Pourtant, un commentaire intéressant du témoin au pt 691 O : « J'ai vu un garçon couper la queue à une couleuvre et en sucer le sang pour prolonger sa propre vie ».

4. — LA COURTILIÈRE, *ALG*, 53 et carte n° 3.

Les désignations primaires de la courtilière se groupent autour de trois types principaux : *bara*, *arèsa* (+ *gasèra*) et *eishara*, tous types intéressants et qui paraissent spécifiquement aquitains. A ces trois types, il faut en ajouter un quatrième : *tòra* (669 S, 679, 679 SO), assez fréquent ailleurs (catal., langued.) avec des acceptions diverses (chenille, courtilière, insectes divers). Cf. *ALF*, 267 et Honnorat, *Dict.*, 1286¹.

Les formations secondaires, comme souvent, apparaissent, soit à l'intérieur des aires primaires, soit à la jonction de ces aires qui, dans l'ensemble, présentent une remarquable unité. Les faits les plus significatifs, en ce qui concerne les désignations secondaires sont les suivants :

1) Une bande de formations secondaires (ou de gall.) séparant les deux types jumeaux *gasèra* et *arèsa*.

2) La fréquence de gallicismes isolés ([*kurtil'èro*]), signalés sur la carte par la mention *gall.* ou *g.*².

3) Le caractère sporadique des créations expressives : à l'exception de l'aire assez vaste où les termes ont été motivés par la notion de *citrouille*.

Dans l'ensemble, le gascon s'en tient encore solidement à ses désignations traditionnelles et, lorsqu'il renonce, accepte volontiers le gall. comme produit de remplacement. Les formations expressives n'en présentent donc que plus d'intérêt.

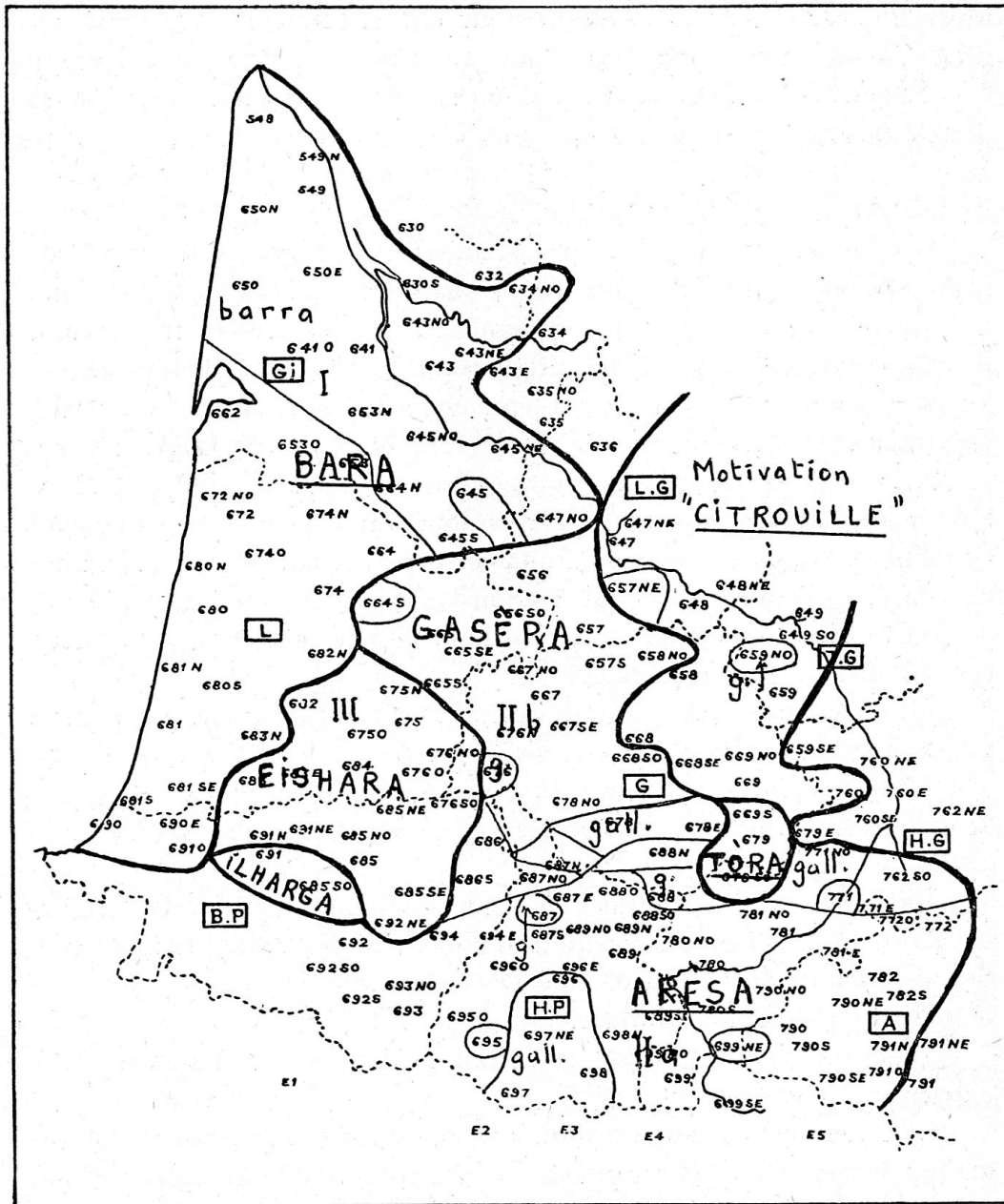
Quelles ont donc été, à propos de notre animal, les impulsions nominatrices ?

« La courtilière ou taupe-grillon a frappé le campagnard par sa conformation bizarre (le thorax emboîte la bête comme une carapace) et par

1. En outre, quelques types primaires isolés : [*boerguroe*] (672 NO) ; [*huri'oe*] (680 S) ; *ilharga* (685 SO, 691) ; *lèra* (685 SO).

2. Cf. *ALG* : L'insecte est, çà et là, rare et mal connu : d'où les calques français.

ses effets nuisibles (l'insecte ravage les jardins, en coupant avec ses larges pattes, dentées et tranchantes, les racines sur le passage de ses galeries) ¹.



Courtière, ALG 53.

1. Cf. Saineau, *Sources Ind.*, I, p. 49.

C'est sur ces caractéristiques frappantes que se sont greffées la plupart des désignations dont voici le détail ¹ :

1) CONCEPT MOTIVANT : CITROUILLE. — a) Mange-citrouille. Type plutôt langued. ou gascon marginal (648 NE, 649, 649 SO, 659) : *manja-coja(s)* ; *minja-cojas* ; *copa-cojas* ².

b) Motivation indirecte. La citrouille a été en quelque sorte prise comme plante symbolique quant aux méfaits de la courtilière et a déclenché un réflexe associatif qui suffit à désigner la bête ³ ; d'où, la « bêtes à citrouilles » : *barbacuja* (668, 668 SE), où *barba* signifie la « bête » et non la « barbe » (cf. *barbôt*) ; *papacuja* : 648 (*papa* = petite bête). On peut avoir aussi un tour substantif plus expressif : *cogèra* (sans doute de *papa cogèra*) ; *cujarassa*, où le suffixe péjoratif est suffisamment signifiant quant à la crainte et au dégoût inspirés par la bête.

2) CONCEPT MOTIVANT : MAÏS. — Même formation que précédemment (type *cogèra*, *cebollera*) : « taupe du maïs » : *taupa-milhèra* (668 N) ⁴, ou « bête du maïs » : *barbòta milhadèra* (664 S).

3) LA JARDINIÈRE : *casalèra* (un seul pt : 657 NE). Ce type, qu'on retrouve en langued. (*jardinièra*) est, on le voit, rarissime en gascon ; à l'exception, évidemment, du gall. *cortilhèra* ⁵.

4) LA LABOUREUSE : *laura* (686, 686 S, 687 NO, 695) ; cf. catal. *cuca llauradora*.

5) LA PERCEUSE : *trauquilhèra* (*trauquilhar* « faire de petits trous ») ; formation descriptive particulièrement curieuse, puisqu'elle semble unique (659, en concurrence avec *minja-cojas*) ; cf. esp. *corton*.

1. Il semble bien qu'il en soit de même ailleurs : cf. Merlo, *Grillotalpa vulgaris*, in *Studj romanzi*, IV (1906), p. 148-167. Mais les transferts de sens (sauterelle, cloporte) ou motivations à base d'autres animaux (chien, porc, truie, loup, renard), fréquentes ailleurs, sont inconnus en gascon. Cf. Sainean, *op. cit.*, p. 49 et *ALCo*, 1332.

2. Ces désignations s'intègrent à un mode de nomination très répandu en langued. quant à la courtilière (*copa-pòrri*, *copa-ceba*, *copa-pès*, *talha-pòrri*, *talha-pè*, *talha-prat*), désignations, qui, en gascon, s'appliquent plutôt à la chenille : cf. ci-dessus, Piat, *Dict.* et *ALMC*, 342 +.

3. L'aragonais offre une motivation semblable dans *cebollera* (E₄), sans doute de *cuca cebollera* « bête mangeuse d'oignons ».

4. La motivation d'après la taupe, à cause de ses galeries (cf. fr. *taupe-grillon*, esp. *grillotalpa*, all. *Maulwurfsgrille*) est, on le voit, presque inexistante en gascon.

5. Signalons, au pt 675, une curieuse tentative de motivation du gall. : *corpilhèra*, sans doute restructuré à partir d'*escorpion* « salamandre ». La désignation de la salamandre fait d'ailleurs défaut à ce point (cf. *ALG*, 44).

6) L'ÉCREVISSE DE TERRE : *caraviça(s) de terra* ; formation « stylistique » unique : pt 659 E (cf. ci-dessus).

7) CUCA : désignation générique et imprécise (cf. ci-dessus), signe de détresse lexicale (deux pts : 762 N et 771).

8) BARRE : *barra*. — Faut-il voir dans le redoublement de *r* dans *bara* > *barra* une motivation par affinités sonores sur *barra* « barre » ? Ce type, localisé dans la Gironde (cf. carte), réapparaît curieusement en Couserans (790 S), en concurrence avec [*arèro*] (type *arèsa*) et dans les Basses-Pyr. (690, 691 O). On constate d'ailleurs une alternance semblable à propos du type primaire *eishara* : [(*é*)*šaroe*/(*é*)*šarroe*]. Peut-être s'agit-il d'un redoublement expressif.

D'une manière générale, la motivation est donc essentiellement descriptive : les désignations à base affective ou de superstition, contrairement à ce qu'on pourrait attendre ¹, sont inexistantes : la courtilière semble avoir moins frappé l'imagination que la chenille ².

5. — L'ÉCREVISSE, *ALG*, 71.

Type primaire dominant : *escraviça* (var. [*ésk(a)rawiço*, *ésk(à)rawiđo*, *ésk(a)rabišo*] etc.). Ce type se maintient encore solidement, sauf à l'est du domaine, bien que l'écrevisse n'existe pas partout et se fasse de plus en plus rare en Gascogne. Il y a néanmoins quelques formations secondaires intéressantes.

1) MOTIVATION DESCRIPTIVE : LA RECULEUSE : *reculaire/reculaira* (781 E, 790, 790 S, 790 NO).

2) TRANSFERT DE SENS : la grenouille : *gragolha* (693 NO), contre *griaulha* « grenouille » (pts voisins 692 S et 696 O : *graolha* « grenouille »). Exemple intéressant de discrimination sémantique par l'utilisation d'un polymorphisme phonétique (cf. Introd.).

3) MOTIVATION SECONDAIRE PARTIELLE : *askrabība* (791 N). La finale du mot (*-bišo* ou *-biđo*), incolore, est restructurée en *-biĭba* « vivante ».

1. La courtilière semble pourtant passer pour maléfique comme le prouve la formule relevée au pt 780 NO : *Er' adèra e 'th esquerpion — era crotz e 'th cauderon* « la courtilière et la salamandre : la croix et le chaudron » (la croix et le chaudron renversé sont symbole de funérailles).

2. Motivation également descriptive en basque (691 O) : *lurpékua* « la de-sous-terre », la « souterraine ». Il nous est agréable, à propos de ce mot, de remercier ici M. Jacques Allières qui nous a fourni l'explication des diverses formes basques citées dans cet article.

Seul, le radical (*askra-*) reste obscur pour le sujet parlant : l'attraction avec un terme quelconque, susceptible de le motiver, est donc latente. — [*garrabaso*] (790 NE) : attraction probable de [*garrabèro*] « églantier » (cf. *ALG*, 173). Il s'agit ici d'une contamination par pure affinité sonore : on voit assez mal en effet par quel déclic mental l'écrevisse et l'églantier (ou son fruit : *garrava*) ont pu se trouver attirés dans la même sphère sémantique.

6. LE FRELON, *ALG*, 50.

Les désignations du frelon correspondent à une telle complexité de formes que la seule discrimination entre types primaires et secondaires pose déjà, au départ, un problème particulièrement délicat. La coloration onomatopéique a en effet imposé presque partout son dénominateur commun, au point que des appellations qui pourraient passer pour primaires apparaissent néanmoins comme motivées : les nominations arbitraires du frelon sont donc aujourd'hui l'exception ¹.

Trois types principaux se partagent le domaine gascon :

1) *hossat* ; 2) *b(r)ossalon* ; 3) *agraulon*.

De ces trois types, seul le premier est primaire et non motivé, au moins sous sa forme *hossat* ou *hosset* (645 S et 656) ². Déjà, sous sa forme diminutivée : *hosseron* (cf. carte, aire I bis et 653 N), il entre dans le cadre des formations trisyllabiques plus ou moins onomatopéiques dont

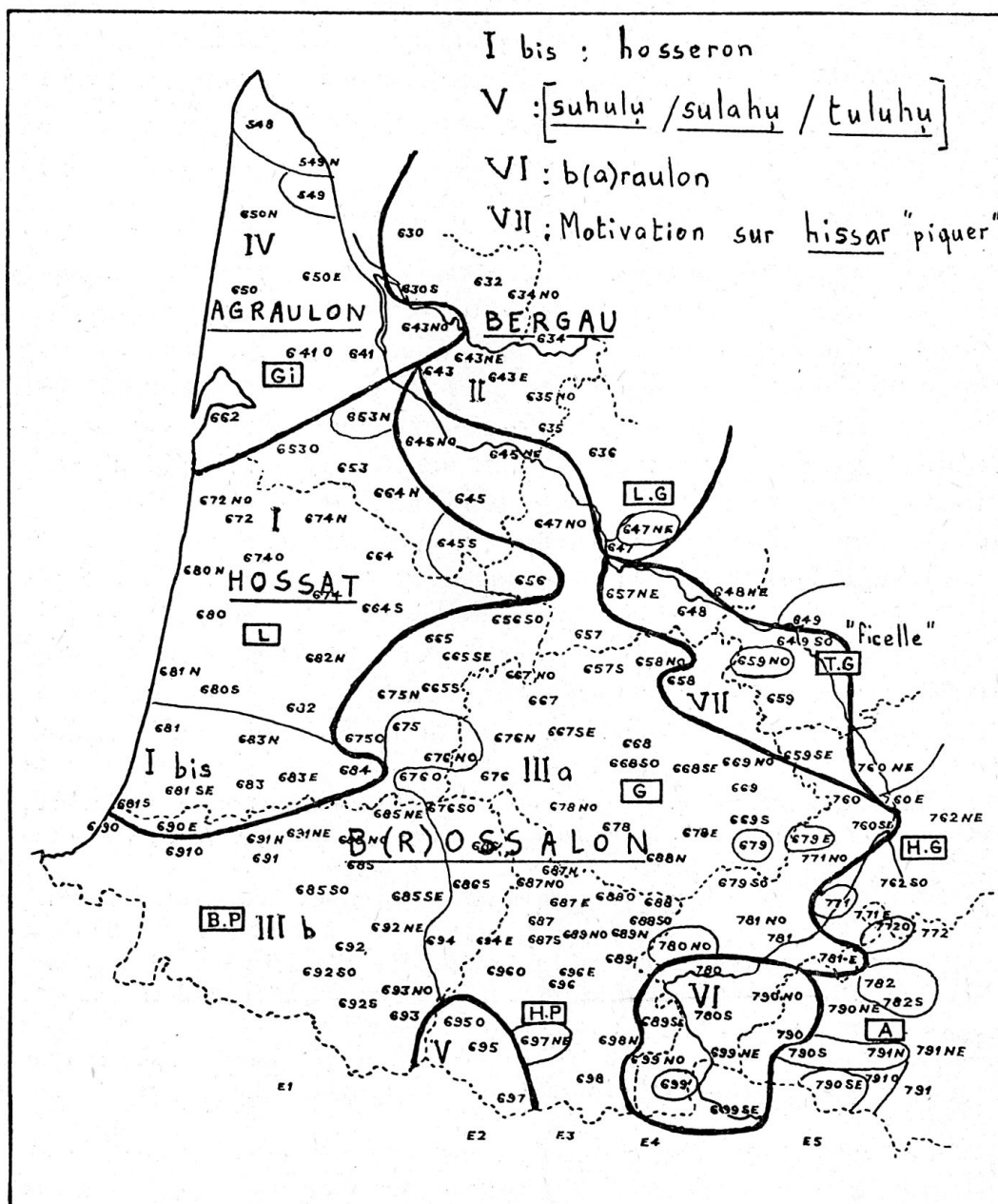
1. Cf. Sainean, *op. cit.*, p. 68-69 : *frelon* est un terme à coloration onomatopéique ; cf. types franç. dial. *feurlon*, *frolon* ; *frondon*, *brondon* (+ bourdon) ; *grolon*, *gorlon* « frelon » ou « bourdon ».

2. Pour l'explication du type primaire en franç. et dans les dialectes d'oïl, cf. *REW*, 4191, Dauzat, *Dict. Etym.*, 341 ; *FEW*, 16, 271-d. L'étymon **furslone*, d'un francique **hurslo*, peut rendre compte du type langued. occid. (Ariège, Pyr.-Or., Aude, Tarn, Lot, Tarn-et-Gar., Dordogne) : *forsalon* (cf. *ALF*, B 1572 et *ALG*, pts 762 NE, 762 SO : *horsalon*, 772 : [*fursadu*], 791, 791 NE). Mais y rattacher *hossat*, *hosset* et *hosseron* paraît plus hasardeux. Peut-être d'un type **fursellu* (cf. néerl. *horzel*), **fursellone*, qui expliquerait à la fois *hosset*, *hosseron* et le langued. *forsalon* ; *hossat* serait dû à une confusion de suffixes.

Pour Bottiglioni (*Z*, 42, 302 et note 13), ce mot dériverait de *foussou* « zappa » : « Il Meyer-Lübke (*Misc. Ascoli*, p. 418) le riconnette [les formes du type *forsalon*] con « frelon », che fa derivare dal germ. *horslo* ; ma l'idea di « scavatore », insetto che fa i buchi, si ritrova [suivent des ex. d'après *ALF*, 1572 B]... in numerose forme dial. francesi simili a questa ».

Quant à l'autre type primaire : *bergau*, il est en fait extra-aquitannique (Gironde nord, Dordogne, Charente, Corrèze, etc.) ; cf. *ALF*, B 1572.

nous parlerons ci-après. Citons en outre, au pt 680, une tentative de motivation du suffixe : *hossard* (suff. péjoratif : -ard).



Frelon, ALG 50.

Toutes les autres formes, ou presque, seront donc motivées par une impulsion onomatopéïsante s'exprimant grosso modo par le même schéma

phonique : un mot de trois syllabes terminé en *-un̄*, avec une séquence vocalique : *u — u*, ou même : *u — u — u* ([*busalun̄*, *brušalun̄*, *musalun̄*, *sulahun̄*, *bursulun̄*] etc.)¹. Il est intéressant de constater jusqu'à quel point le concept a pu se réduire à une seule perception auditive qui l'actualise, ce qui explique les nombreuses confusions, un peu partout, avec le *bourdon*. Il y a pourtant autant de différences, sinon davantage, entre le frelon et le bourdon qu'entre la guêpe et l'abeille, généralement beaucoup mieux distinguées. Mais la réduction du concept à un seul critère actualisant (vrombissement du vol) place frelons et bourdons dans une même sphère signifiante qui oblitère les autres caractères distinctifs². Voyons maintenant les diverses formes :

1° ONOMATOPÉES TRISYLLABIQUES.

a) *b(r)ossalon* — Type très répandu ; cf. carte : *bossalon* : aire III a, *brossalon* : aire III b. Cette deuxième forme, moins fréquente, a dû subir l'attraction du verbe *bronir* « bourdonner ».

Principales variantes : [*brušalun̄*] (692, 692 NE, 693, 693 NO) ; avec métathèse : [*bursalun̄*] (675), à la jonction des aires III a et III b ; avec moullure du *-l-* : *busal'un̄* (657, 657 S, 658 NO, 665 SE, 667, 667 NO, 667 SE, 668, 668 SO) ; *musalun̄* (645 NO) ; triple séquence : *u — u — u* : *bušurun̄* (781), *bursulu* (781 E).

b) [*subulu*] (695 O), [*sulahu*] (695), [*tuluhu*] (697) ; cf. carte, aire V.

c) *agraulon*, cf. carte, aire IV. — Paraît être un type primaire, comme le laissent pressentir les formes langued. *graule* et *graulon* (cf. *ALMC*, 352, pts 6,40 et 49). De toute façon, la coloration onomatopéique est indéniable : même structure rythmique, même finale. Un accrochage avec *agraulon* (dim. de *agraula* « petite corneille ») n'est pas impossible (cf. pt 643 NO : *agraula* « corneille »), bien que sémantiquement étrange. Il expliquerait l'absence dans cette aire du type *agraula* « corneille », remplacé par *croqueta* (cf. *ALG*, 21).

d) *b(a)raulon* : cf. carte, aire VI. — *braulon* provient peut-être de *graulon*, avec attraction de l'initiale de *brossalon* et de *bronir* ; *baraulon* peut s'expliquer aisément par le développement bien gascon d'une voyelle

1. Même séquence vocalique dans certains noms du hibou : [*turuhu*, *huruhu*] etc. (cf. *ALG*, 24).

2. La confusion entre *frelon* et *bourdon* est signalée par l'*ALG* aux pts 636, 647 NE, 679 SO, 697 NE et 790 SE. Mais l'absence de carte *bourdon* ne permet pas une confrontation systématique.

anaptyctique, mais aussi par le besoin inconscient de structurer le mot sur une base trisyllabique. On voit donc à quel point la motivation sémantique est floue, et comment elle se fixe au gré des fluctuations phonétiques autour d'un schéma sonore et rythmique qui persiste sous-jacent aux variantes ; c'est cette vage image sonore qui risque de se fixer sur un sémantème quelconque, indépendamment de sa valeur, comme cela semble s'être produit pour *agraulon* (corneille > frelon).

2° AUTRES ONOMATOPÉES.

— *borrom* (782, 782 S) ; cf. *borromba* « grosse sonaille », « hanneton ou bousier » (Palay) ; *borrombar*, *borrombejar* « gronder sourdement » ; *borrombèra*, *borrombadis*, etc. (cf. Palay).

— *momaç* (790 S), *momon* (791 N, bourdon) ; onomatop. : cf. *momon* « vache ou bœuf dans le langage enfantin » (Palay).

3° MOTIVATIONS DIVERSES.

a) Descriptives : bec long : [*béglū*, *béklū*] (548, 549 N) ; 549 : [*abüglū*], restructuration trisyllabique et motivation secondaire sur [*abüglé*] « aveugle ».

b) Transferts de sens : taon : *tauban* (taon et frelon : 659 NO) : cf. ALF, Alpes Mar. : *tavardon*, *tavardan* ; bourdon (cf. ci-dessus) ; abeille : *abelhard* (772 O) : cf. FEW, I, 104.

c) Motivation par affinité sonore :

— *hissalhon* (648, 657 NE, 658), sans doute de **hossalhon* (< *hossat* + *bossalhon*) avec motivation secondaire sur *hissar* « piquer » ; (*h*)*issadon* (659 SE) ; *lissaron* (659), avec agglutination de l'article après la perte de l'aspiration (< [*lè* (*h*)*isarun*]).

— [*fisèlu*, *fisèlu*], (649, 760 NE) : motivation secondaire, purement sonore, sur *ficelle*.

— [*fursadı*] (772) : attraction de *fôrça*, *forçar* « force, forcer » : « l'insecte forceur »¹.

d) Métaphores : Le loup des mouches : *lop deras moscas* (791 O). Cette image « surréaliste » n'apparaît qu'en un seul point, ce qui augmente son intérêt. Il est assez malaisé d'expliquer le déclic mental qui a présidé à sa création : peut-être faut-il voir dans « loup » un prototype d'animal

1. Le type *tari(g)a* (679, 679 E, 771, 781 NO) m'est obscur. Faut-il y voir un rapport avec le radical *tar-* (cf. franç. *tarière*) : nous retomberions alors dans le cadre des motivations descriptives ayant pour base la notion de piqûre.

méchant, le frelon étant alors la « mouche-loup », puis par un renversement des éléments signifiants de la métaphore, le « loup des mouches ».

Il n'est pas sans intérêt de rapprocher cette désignation de celle du basque *lèisòrra* « chien des cavernes », où l'impulsion nominatrice s'est également greffée sur un réflexe de peur. M. Allières nous propose une explication qui nous paraît plausible : « Si le frelon aime la fraîcheur des crevasses dans le roc (fréquentes en Pays basque), et s'y installe, peut-être effraie-t-il les gens qui essaient d'y pénétrer : ce serait alors une sorte de « chien de garde des cavernes ».

7. LE LOIR, *ALG*, 7 +.

La documentation de l'*ALG* au sujet de cet animal étant partielle (les désignations du *loir* n'ont été obtenues qu'accidentellement à propos du *mulot/campagnol*) nous n'apporterons qu'une contribution fort lacunaire. La nomination du loir paraît néanmoins intéressante à plusieurs points de vue :

1° La fréquence du rat comme animal prototype :

— rat bigarré : *rat-calhòl* : type langued. (649 SO, 659 NO) ; cf. aussi *ALF*, B 1611 (Tarn-et-Gar. et Lot) et *ALMC*, 362.

— rat gris : *arrata-grisa* (667 SE) ; cf. *rat gris* (Isère : cf. Rolland, I, p. 38) ¹.

— rat-grillon : *rat-grilh* (669, 670 E) ; cf. catal. rouss. *ral-grill*. La motivation sur « grillon » paraît gratuite et due simplement au jeu des affinités sonores : attraction réciproque du type primaire : *griule*, de *gris* « gris » et de *grilh* « grillon ».

2° L'indétermination du concept. — Le loir paraît mal connu et ses désignations interfèrent partout avec celles du rat, de la taupe, du mulot, du campagnol et même de l'écureuil (catal. rouss. *rat-esquirol* : cf. *ALF*, 7). Les types primaires eux-mêmes paraissent peu précis : les descendants de GLIS désignent toutes sortes de bêtes : mulot, rat, belette et même couleuvre (cf. ci-dessus). Cf. *FEW*, IV, 154-155. D'ailleurs, *griule* et *liron* ne sont sentis, la plupart du temps, que comme de purs déterminants de *rat* : *rat-griule*, un peu partout en occitan (Ariège, Hte-Gar., Aude, Hérault, Ardèche, Vaucluse, etc. ; cf. *ALF*, B 1611) ; *rat-liron*, plus rare (nord occitan seulement et domaine d'oïl contigu).

1. Dans les Bouches-du-Rhône, c'est l'écureuil qui a servi de prototype : *esquirou gris* (cf. Rolland, I, p. 38).

3° Le rat dormeur. — La seule caractérisation objective de l'animal apparaît dans certaines désignations formées autour de la notion de sommeil. Il est probable que cette notion s'est fixée dans la conscience grâce à des expressions stéréotypées du genre de « dormir comme un loir ». Il s'agit donc moins sans doute d'une motivation réellement descriptive (du moins sentie comme telle à l'heure actuelle) que d'une contiguïté associative purement formelle. Les cinq points de l'*ALG* ne laissent pas transparaître de formations de cette sorte, mais elles sont très probablement connues en Gascogne : cf. Palay : *arrat dromilhós/dromilhèr* ¹.

8. RAT, MULOT, CAMPAGNOL-SOURIS, *ALG*, 3, 4, 7.

A. — Rat (*mus rattus*, *mus decumanus*).

Le rat est par excellence, nous l'avons vu, un animal prototype. C'est une bête bien connue, hôte de la maison, et sa désignation repose sur une claire notion du concept, sans aucune intention caractérisante ni plongée dans un domaine extra-notionnel. Aussi n'y a-t-il pas, en ce qui le concerne, de formations secondaires : la désignation primaire suffit amplement à fixer signifiant et signifié dans la conscience et toute motivation est inutile. Un simple coup d'œil sur la carte *rat* (*ALG*, 3) permet d'emblée de s'en rendre compte. Le type *rat* ([*rrat*, *arrat*]) est en effet à peu près général, et les éléments de caractérisation sont rarissimes. Signalons toutefois :

1) Quelques transferts de sens. — Pt 548 : *rat* désigne le mulot/campagnol et *bobon* (nom de la taupe) le rat en général : les désignations semblent donc inversées ; pt 549 N : *bobon* est devenu un terme générique s'appliquant à la fois au rat, au mulot et au campagnol ². Tels sont du moins les termes qui apparaissent dans l'*ALG* et qui ont été les réactions des témoins à un moment déterminé ; mais il est fort probable que le terme plus abstrait de *rat*, en tant que désignation purement cognitive, est également sous-jacent dans la conscience des sujets parlants.

1. Cf. langued. *rat dormeire* (Honorat, II, 1017) et diverses formes dialect. gallo-romanes : *rat dormant*, *loir dormant*, *le dormant* ; *le rat dormeur*, *le droumiant* (Jura) ; *le dormiton* (Normandie) ; *le rat-dort* (Bourgogne) ; *le rat-dormidor* (rouss.) ; *le rat-gord*, *le rat gordau* « rat engourdi », etc. : cf. Rolland, I, p. 37 et *ALF*, B 1611, pts 718, 759, 768. V. aussi angl. *sleeper* et all. *Schlafratze*, *Siebenschläfer*, etc.

2. A ces points, la taupe est appelée *taupa*.

2) Quelques essais de caractérisation. — Gros rat : « *gros rat* (647 NO). L'adjonction de l'épithète a évidemment pour but de distinguer le rat de la souris. — rat des toitures : *rat canlatèr*¹ : 657, 658 NO, 667 SE, 668, 678 E. — rat carnassier : [*arrat karnasyè*] (667 SE) « rat qui mange les volailles », distinct de [*arrat*], rat en général.

B. — Mulot, campagnol.

C'est ici que la valeur motivante du rat va se montrer particulièrement féconde. Le rat devient le centre d'une constellation associative qui englobe en son sein une véritable prolifération de termes s'appliquant aux animaux les plus divers : rat des moissons (*Mus minutus*), mulot (*Mus sylvaticus*), campagnol (*Arvicola*), rat d'eau (*Arvicola amphibius*), taupe, loir, musaraigne, souris etc.. Il s'agit dans tous les cas d'un animal de type *rat* (désignation primaire et généralisée), dont on actualise quelques-uns des caractères les plus saillants. Le rat est essentiellement un concept directeur autour duquel viennent se greffer divers éléments de caractérisation qui varient selon les complexes linguistiques et même les locuteurs. La réduction du concept à quelques critères actualisants aboutit donc souvent à placer dans une même sphère signifiante des animaux assez différents mais dont les caractères discriminatifs ne sont parfois sensibles qu'au seul savant. Ce qui explique, d'une part, la prolifération des périphrases qui vont suivre et, d'autre part, la confusion des animaux qu'elles désignent.

1) Rat-taupe : *rat-bohon*, *rata-boha*, *rat-boha* ; grosso-modo, la partie occidentale du domaine, plus quelques points isolés ; *rat-taupèr* (648, 658, 669, 669 NO, 669 S, 679, 679 SO) ; *arrat-taupà* (699 NE) ; *rat-bohòl* (689 SE) ; *rat-talpenç*, *rat-talpin* (pts langued. : 649, 762 NE)².

Les composés de ce type (*rat-bofon*, *rat-bifòt*, *rat-bofòt* ; catal. *rat-buf*) sont exclusivement « aquitaniques » (Tarn, Aude, Pyr.-Or.) : leur aire d'extension dépasse un peu celle de *bofon* « taupe » (cf. ALF, 1641)³.

2) Taupe. — Transfert complet de sens (cf. ital. *topo* « souris »). — *boha* (683 E) contre *bohon* « taupe » ; *boheta* (675 O, 682 N, 684) contre *boha*, *bohon* « taupe » ; *boha laia* (obscur) : 683, 683 N, contre *bohon*

1. *Canlata* : « Autrefois ce qui est aujourd'hui les voliges sous la toiture, lattes » (668, 678 E) ; cf. franç. *chanlatte*.

2. Dans ces localités, la taupe est appelée *bohon*, *boha* ou *taupà*.

3. Pour le type *rat-taupièr*, cf. ALMC, 364 ; cf. aussi basque *sathuria* « le rat-fouine ».

« taupe » ; *tauça* (681 S, 681 SE) contre *bobon* « taupe » ; *tauha* (685, 685 NO, 685 NE) contre *bobon* « taupe » ; *taupet* (687 N) contre *tauça* « taupe ». Cf. aussi E⁴ : *topo* contre *tabonero* « taupe » ¹.

3) Rat gris : *arrata grisa* (cf. loir), partie orientale des Landes (7 pts).

4) Rat d'eau (*Arvicola amphibius*) ; un peu partout : *arrat d'aiga*, *rat-pesquèr*, *rat de riu*, *rat de ribèra*, *arrat aigassèr*.

5) Rat sauteur : *arrat sautaire* (699 NO) ².

6) Rat piquant : [*rap pikènt*] (790 S).

7) Rat barbu : *rata barbuda* (791 N).

8) Rat des champs : *rat de las pèças* (771, 781) ; *rat de camp* (679 E) ; *rat dels camps* (760 NE).

9) Rat de terre, en opposition à rat d'eau : *arrat de terra* (771 NO).

10) Rat de haie : *rat de sèga* (686).

11) Obscur : [*rraðdesèro*], littér. « rat de selle » (?).

12) Rat-loir ; confusion avec le loir : *rat-griule* « rat d'eau » (648 NE) ; *rat-griule* (ou *rat-griulèr*) « rat d'eau » (659), et « mulot » (772). Ces points sont, ou languedociens, ou situés en bordure du languedocien.

13) Rat du maïs : *rat milhèr* [(*arrat mil'èt*)] : 664 N ; pour la motivation « maïs », cf. ci-dessus : *la courtilière*.

14) Musaraigne : *musaranha* (676 SO, 687 N) « petite souris au nez pointu » ; cf. catal. *musaranya* « mulot ».

15) Souris. Confusion avec la souris : *soritz* (675 O, 690 E) ; *huranha* ([*üran'o*]) : 667 (cf. ci-après) contre [*surik*] « souris » ; *boraganha*, de *horugar* « fouiller, fureter » : 667 NO, contre *arrat* « souris ».

C. — Souris.

Motivations rares : types primaires prédominants ; *grosso modo* : *soritz* à l'ouest, *mirga* (*Imurgueta*) à l'est.

1° Motivations morphologiques.

Diminutivisation. Petit rat : *petit arrat* (656 SO) ; *ratòt* (790) ; *raton* (791 N) ; *ratinbòla* (782 S, 791 NE) ; *ratet* (699 SE) ; *arratina* (662), contre *rat/arrat*, ou *rata* (791 N) « rat » ³.

Féminisation : *rata* (791 O), contre *rat* « rat ».

1. Pour les confusions de désignations entre la taupe et le mulot, cf. Rolland, I, p. 32 sq.

2. Cf. Rolland, I, p. 32 sq. : *rat sauterelle*, *sauteuse* (Moselle), *levrette* (Suisse romande).

3. Cf. ALF, 1260 : *ratinbòla* (Aude), *ratoll* (Pyr.-Or.) ; *ratuga* (Hérault).

2° Motivations descriptives. La fureteuse : *huranba* (648, 656, 657, 657 NE, 657 S, 658 NO, 667 SE, 668, 668 SO); *hureta* (698 N, 699 NO) ¹.

9. — L'ORVET, *ALG*, 39.

Les désignations gasconnes de l'orvet sont hautement intéressantes parce que, comme celles de la belette, elles s'inscrivent dans le cadre de croyances et d'interprétations mythiques du réel dont certaines sont incontestablement très anciennes. Si bien que les motivations strictement descriptives sont en minorité et les motivations secondaires parfois fort curieuses. Il semble même que la Gascogne ait été un terrain particulièrement fertile en désignations de ce genre. Quels sont donc chez cet animal les caractères essentiels, objectifs ou présumés, qui ont frappé l'imagination populaire ?

1) Il passe pour aveugle.

2) Il est plus ou moins bronzé et luisant.

3) Il perd sa queue.

4) Il est la plupart du temps considéré comme dangereux (cf. *ALG*, 669 NO, 679) ², mais parfois comme inoffensif (780 NO).

5) Dans certains lieux où il passe pour maléfique, sa piqûre n'est mortelle que le vendredi.

C'est principalement autour de ces éléments de caractérisation que vont prendre naissance les désignations les plus variées. Mais nous verrons qu'il en est d'autres. Malheureusement, la répartition de ce reptile est rare dans le Sud-Ouest et les enquêteurs de l'*ALG* n'ont pu obtenir son nom dans une assez grande partie du domaine.

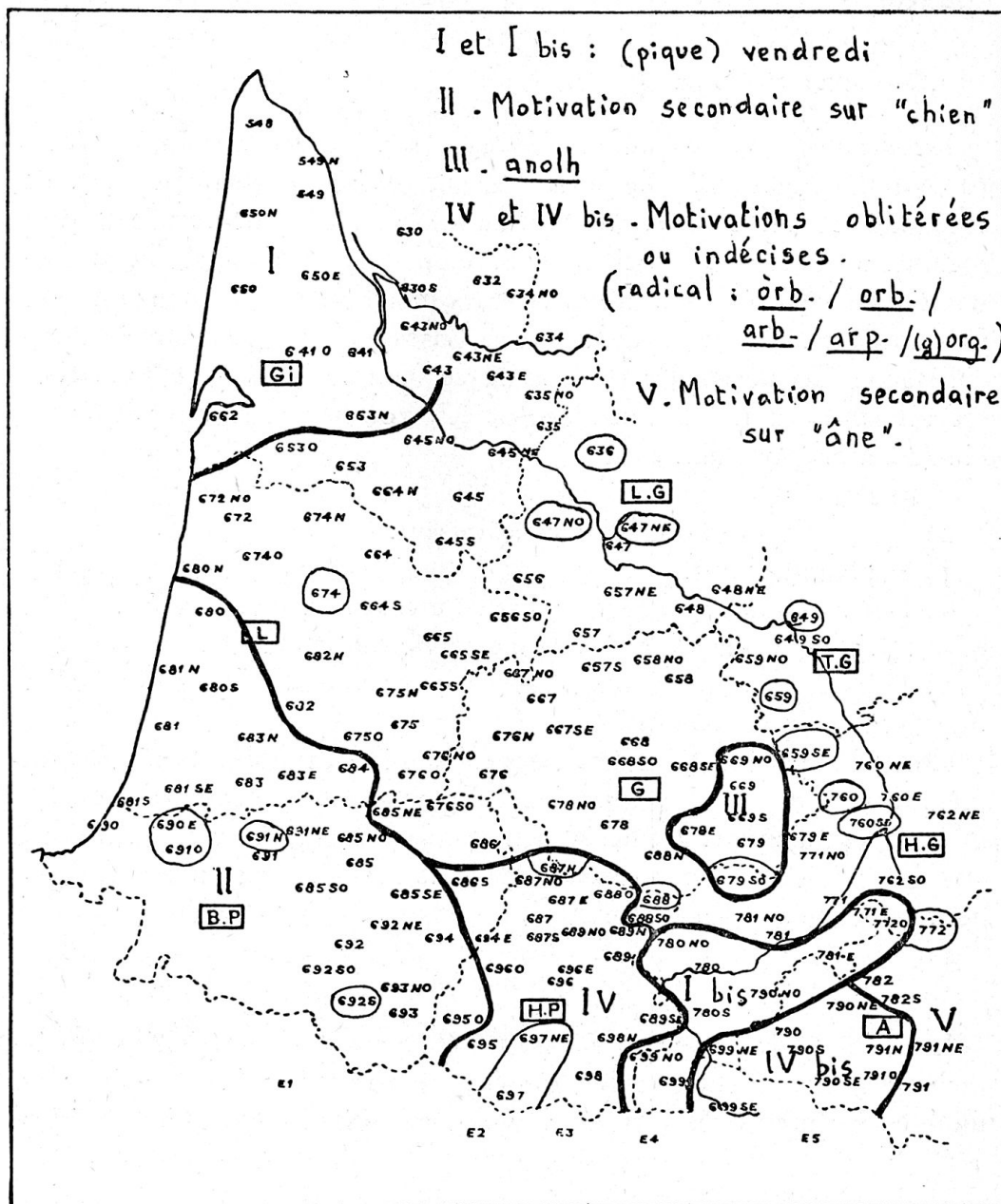
I. Serpent aveugle.

La cécité présumée de l'orvet est un élément de caractérisation extrêmement ancien (peut-être déjà indo-européen) qui se retrouve dans les idiomes les plus variés ; cf. esp. *cecilia*, all. *Blindnatter*, *Blindschleiche* ;

1. Cf. *ALF*, 1260, pt 628 (Dordogne) : *furgòla* « souris ». V. en outre les nombreuses attractions du nom du *furet* dans le Gard et une partie de l'Hérault.

2. Cf. *ALMC*, 332, pts 25 et 31 : « La morsure du lézard se tranche au couteau ; (celle de) l'orvet conduit au suaire » — « Si l'orvet y voyait, si la vipère entendait, ils descendraient un homme de cheval ».

ital. dial. : nombreuses formes à base *orb-*¹, franç. *orvet*, basque *sugitsua* « serpent aveugle », etc. Cette motivation ancienne, visible encore dans



Orvet, ALG 39.

1. Cf. *REW*, 6086 : ital. Nord. : *orbisöla*, *orbiziola*; frioul. *uarbizin*, etc. ; v. aussi *AIS*, 451.

quelques formes gasconnes en *orb-*, n'est plus sentie et nous avons affaire, en réalité, à un type primaire qui ne nous intéresse pas directement : cf. *òrba/òrpa* (686 S, 692 S); *orbiçan*, *orbiçana* (689, 689 NO, 699 SE; 687, 687 E); *orbinçan* (696); *orbaçan* ([*urbòsç*]) : 698.

L'obscurcissement de la motivation initiale a été la cause, comme nous le verrons, de nombreuses motivations secondaires dues essentiellement au jeu des affinités phoniques. Une désignation comme celle du pt 694 E : *sèrp deras òrbas* est sans doute une reconstruction tout à fait alogique et nous ne pensons pas qu'il faille y voir une image de type « surréaliste » comme celle du « loup des mouches » à propos du frelon ¹.

Intéressante est toutefois la réapparition de la motivation sous une forme secondaire comme dans : *sèrp abugla* (690 E), *sèrp bòrni* (691 O), en relation sans doute avec le basque *sugitsua* « le serpent aveugle » (même pt). Ce type de formations secondaires se manifeste d'ailleurs un peu partout : cf. *borgne* en franco-prov. (*bòrn'*, *bòrl'*, *bòrly*, etc. : cf. *ALLY*, II, 556), Massif Central, Gévaudan (*bòrlyé*, *bwòrn'é*, etc. : cf. *ALMC*, 332, pts 33, 42, 44), lorrain (cf. Bloch-Wartb., 428). Notons aussi une curieuse formation expressive « chat sans yeux » (*ka sòz üvel*), isolée au pt 40 de l'*ALMC*, et le type « ver aveugle » (*obrevya*) du lorrain.

Examinons maintenant le cas des motivations secondaires qui se sont développées autour du type primaire *orbaçan*, *orbacan* dont la motivation initiale s'est obscurcie. Il s'agit ici d'une activation d'abord purement phonique, mais aboutissant presque toujours à des restructurations sémantiques diverses.

1) Motivation secondaire sur « chien » : cf. carte, aire II.

a) Herbe-chien, barbe-chien. La finale du type *orbacan*, *òbreacan* a fait tomber la désignation devenue obscure dans la sphère sémantique de *can* « chien ». Cette motivation de la dernière syllabe, qui constituait un premier pas vers la transparence du terme, a entraîné ensuite celle des autres éléments constitutifs du mot, et *òrba* a subi l'attraction de *èrba* « herbe », d'où *erbacan* « herbe-chien » (685, 685 NO, 691 NE, 692, 692 SO) ²; motivation parfaitement consciente au point 683, où le mot apparaît sous une forme diminutivisée : *erba-can hòt* « herbe-petit chien ».

1. Le mot *òrb*, *òrba* « aveugle » a d'ailleurs à peu près disparu en gascon, remplacé par le gall. *abugle*.

2. Pour l'attraction *orvet-herbe*, concepts qui appartiennent à la même sphère sémantique (l'animal vit dans les prairies et on le trouve en fauchant), cf. Seguy, *Orvet* = *orgelet*, Mél. Dautat, p. 287.

Une deuxième étape structurante nous est offerte par le type *arbacan* (685 SO, 685 SE, 693, 693 NO, 695), dans lequel le libre jeu des lois phonétiques (assimilation : $e - a - a > a - a - a$, renforcée par l'influence du *r* implosif) a de nouveau obscurci, momentanément, la motivation. Mais l'impulsion motivante persiste, et le mot est tombé dans la sphère d'attraction d'*arbre*, comme semblent le prouver des formes telles que : *arbolan* (790 SE, 790 NE, 791 N, 791 O); ou bien encore dans celle de *barbe* : *barbacan* « barbe-chien » (694) ¹.

b) Pique-chien. — Restructuration totale de la première partie du mot sur la base d'un important élément de caractérisation des animaux maléfiques : la piqûre (cf. ci-dessus : *hissalhon* « courtilière » ; *hissangla* « lézard gris » : *ALG*, 38, pt 691 NE), d'où : *hissacan* ; formation rare (680, 680 S, 681, 681 N) apparaissant parfois en concurrence avec d'autres formes : *obrecan* (681) et *airecan* (680 S). Malheureusement, l'état lacunaire des désignations actuelles ne permet pas de suivre la répartition de ce type qui devait sans doute s'étendre davantage au nord des Landes.

2). Motivations indécises ou absentes : cf. carte, aires IV et IV bis. — Outre l'attraction possible de *arbe* « arbre » (cf. ci-dessus), signalons l'assourdissement du *b* du rad. : *arb-* > *arp-* : [*arpînsa*] (696 O), peut-être sur *pînsan* « pinson ». Cette forme s'est sans doute développée à partir de [*urbînsa*], avec insertion de nasale sur [*urbîsa*]. On pourrait voir dans ce développement l'attraction de [*bénsîl'*] « osier flexible » : cf. Ariège langued. : *bensilh* « orvet » (*ALF*, 952, pts 791, 792) : mais cela est très hypothétique.

Une motivation secondaire plus caractéristique apparaît isolément au pt 689 SE. Le rad. *orb-* est tombé dans l'attraction de *gorg* « mare, trou d'eau, fond vaseux, borbier profond et dangereux » (Palay) : [*gurgasân*] (peut-être par une étape : [*urg-*], cf. [*urgânsa(s)*], 699 NO). — Attraction très plausible, les serpents vivant souvent dans les fonds d'eau ; le terme *gorg* a d'autre part une résonance extra-notionnelle, de caractère péjoratif, en parfaite harmonie sémantique avec le nom d'un animal qui passe pour maléfique.

1. La forme [*berbîşano*] (687 N) paraît bien avoir subi aussi l'attraction de [*barbîso*] « barbiche ».

II. — Autres motivations de superstition.

a) Pique-vendredi. — Désignation curieuse reposant sur la croyance selon laquelle l'orvet ne pique que le vendredi, ou que sa piqûre n'est mortelle que le vendredi (771 E, 780; et *ALF*, 952, pts 782, 784)¹. Cette désignation est spécifique des régions interférentielles de la Gascogne (Médoc et Couserans-Comminges) : cf. carte, aires I et I bis. Elle n'apparaît pas ailleurs, semble-t-il, en gallo-roman méridional (cf. *ALF*, 952). — Médoc : *divendres* (549 N, 641, 641 O, 650 N, 653 N, 662); Comminges-Couserans : *pica-divendres* (699 NO, 771, 772 O, 780, 780 S, 780 NO, 781 E, 790 NO).

b) Tête-sang : *popa-sang*, isolé (679 SO), en concurrence avec [*hanuɫ*].

c) fée : *hada*, isolé (659 SE). — Sans doute par flatterie propitiatoire, comme pour la belette; à moins que le terme de *fée* ne contienne au contraire une résonance maléfique (sorcière).

III. Motivations descriptives.

1) Bête luisante : *cuca lusenta* (697, 697 NE); *luseta* (647 NO); *lusent* (548); [*lizét*] (760 SE), sans doute pour *luset*; cf. ital. *lucignola*.

2) Serpent de verre — cf. franç. — Rarissime : 647 NO (*sèrp de veire/luseta*) et 688 (*serpent de veire*). Ces désignations paraissent bien être des calques sur le français.

IV. Transferts de sens.

1) Jeune bœuf (ou vache) : *anolh* : pt 674 et aire III. Cette désignation sporadique se retrouve en catal. rouss. (cf. *ALF*, pts 794, 795). Le polymorphisme du point 679 SO : (*h*)*anolh*/*popa-sang* pourrait faire penser à une formation du type *popa-anolh* « tête-génisse »², dont *anolh* serait la réduction. Quant à la forme *hanolh*, avec *h*-initial, elle pourrait

1. Le vendredi peut être au contraire un jour faste comme par exemple en Bigorre où la peau d'un serpent trouvée un vendredi est un porte-bonheur (cf. Rosapelly, *Au Pays de Bigorre*, Paris, 1891, p. 54).

2. La formation « tête-vache » se retrouve assez souvent dans des désignations populaires s'appliquant à des animaux divers. Dans certains coins du Massif Central, on dit que la belette tête les vaches, après quoi le lait est mêlé de sang : cf. *ALMC*, 365, pts 18, 24, 25, 28 (V. aussi le type « gonfle-bœuf » pour la salamandre : *ALMC*, 334, pts 10, 11, 12, 20). On sait que les serpents passent pour être avides de lait. — De toute façon, il n'est pas impossible non plus que le terme se rattache peu ou prou à une désignation primaire, du type *anadolh* (cf. ci-après), restructuré par motivation secondaire. Mais la conservation du *-n-* intervocalique pose alors un problème.

être due à l'attraction de *holh*, *henolh* « fenouil » : cf. ci-dessus l'attraction *herbe-orvet*.

2) Couleuvre, serpent. — Désignation générique, rarissime et sans grand intérêt : *colauron* (691 N), contre *colaura* « couleuvre » ; *quiraula gorda* (692 SO), en concurrence avec *erbacan*, contre *quiraula* « couleuvre » (cf. Introd.) ; *sèrp* (772).

3) Salamandre : *blanda* (659), contre *mandra* (nom habituel du renard) « salamandre ».

4) Lézard vert : [*lüdèr*] (688 SO) ; véritable transfert de sens entraînant le vide lexical quant à la désignation du lézard vert (cf. *ALG*, 36, même point).

5) Ane. — Il ne s'agit pas ici d'un transfert à proprement parler mais plutôt d'une restructuration du concept sur la base d'une fausse perception des éléments constitutifs du mot (cf. Introd.). Il faut partir, comme nous l'avons vu, d'un type primaire *anivelh/anivielh*¹. Un premier processus de motivation s'est réalisé par l'attraction de la finale du mot dans la sphère sémantique de *vielh* « vieux » ; puis le processus s'est poursuivi et *ani-* a été alors explicité par un rapprochement avec le français *âne* : désormais, la désignation est transparente (*âne vieux*) mais représente un hybride franco-gascon assez choquant. Le premier élément est donc traduit et *ani-vielh* devient *ase vielh*. Ce processus apparaît clairement grâce au polymorphisme du pt 791 NE : [*anib̄yèl*] et [*azé b̄yèl*]. Une dernière étape enfin : l'adjectif *vielh*, élément de caractérisation inutile, tombe ; seul subsiste le nominal *ase* (782, 782 S, 791 : plur. *ases*), et c'est ainsi qu'on assiste à une véritable métamorphose nominatrice dont les conséquences conceptuelles sont certainement latentes².

10. — LE PUTOIS, *ALG*, 12.

Le trait saillant de caractérisation, chez cet animal, a été un peu partout la mauvaise odeur qui s'en dégage : c'est elle qui a servi de base à la

1. Pour ce type d'étymologie difficile, cf. Dauzat, *Étym. franç. et provençales* : *anadolh*, *anivei*, *orvet*, in *Romania*, XLIV, p. 238-244 ; Alessio, *Mél. Roques*, IV, p. 9. Pour les diverses formes en langued., cf. Piat, *Dict. lang.* ; *ALF*, 952 ; en franco-prov., *ALLY*, 556 (*ànivèy*, *anevyoye*, *ònevî*, etc.) ; Rolland, III, 17 XI, 30.

2. A ce sujet, cf. aussi Seguy, *op. cit.*, p. 289. En franco-prov., les types *àn'ivè*, *anevyoye* sont également restructurés « âne vieux » en franç. local (Francheville, Chazelle). On retrouve un processus motivant semblable dans *ase* « hanneton » (Tarn : cf. *ALF*, 683, pts 733, 741, 743), le gall. *aneton* ayant été interprété comme un diminutif d'*âne*, d'où *ase* (cf. *FEW*, I, 155, note 7).

plupart des désignations : cf. franç. *putois*, port. *doninha fedorenta*, ital. *puzzola*, esp. *hediondo*, all. *Stänker*, *Stinktiër*, *Stinkmarder*, *Stinkkratz*, etc.. Pour d'autres formes dialect. françaises et italiennes, cf. Rolland, I, p. 56-57; *REW*, 6878; *ALLY*, 541; *ALMC*, 368.

Le gascon n'échappe pas à la règle et ne présente pas, en l'occurrence, de formations très originales. L'élément caractérisant constitue la note sémantique dominante dans des expressions périphrastiques doublement motivées, formées ici encore autour d'un animal prototype, généralement le *chat* (cf. *Introd.*).

Voici donc les diverses formes de « chat puant », avec seulement leurs types phonétiques, les variantes ne nous intéressant pas ici : *gat-put* ([*püt/pülš*]); *gat-putò*; *gat-putaish*; *gat-pudi*; *gat-pudent*; *gat-pudre* (649); *gat-pugre* (762 SO). — Type de formation très général : cf. franç. dial. *chat pitois*, *chat pitouei*, *chat punais*, *chat putois*; génois : *gatto spüsso*, etc. : cf. Rolland, *op. cit.*, p. 56.

Autres animaux prototypes.

Quelques exemples rarissimes : *rat-putò/gat-putò* (658 NO) *bernat-putò/putò* (688) (cf. *Introd.*).

Une motivation secondaire du radical, à la faveur d'affinités sonores aboutissant à un déplacement expressif à l'intérieur de la même sphère sémantique, nous est offerte par son altération en *pet-* « pet » : le « chat puant » devient ainsi le « chat pétant » : *gat petós*, *gat petaish*. Nous pensons que cette recharge sémantique du radical n'est pas due seulement à une pure évolution phonétique, indépendante de tout souci d'expressivité. Le polymorphisme du pt 678 E : *putò/petò*; des formes comme *petard* (669, 669 NO, 669 S, 679 E) en sont la preuve; d'ailleurs, cette altération n'est pas spécifique du seul gascon puisqu'on la retrouve en franco-prov. ([*pétuvé*, *pétuvé*, *pétüvi*] etc.) (cf. *ALLY*, 541) et en nord-occitan : *petai*, *chat petai*, *chat petaire* : cf. *ALMC*, 368 ([*pétai*] : pt 16; [*tsa pétai/tsa pétairé*] : pt 15; [*tsa pétairé*] : pt 14)¹.

Cette seconde motivation peut d'ailleurs s'obscurcir à son tour comme en témoignent des formes à rad. *pit-* : *gat pitoish*.

Enfin, le déterminé a pu disparaître et le concept de puanteur persister comme seule motivation : subsiste alors un adjectif substantivé, dont il est peu probable que la motivation soit encore sentie : *putèu*, *putò*, *petoish*, *pitò*. Il est possible aussi que le terme *petard*, dont nous avons parlé plus

1. Cf. *pèteux*, *petoux* (Jura) : Rolland, *op. cit.*, p. 56.

haut, finisse par orienter la conscience linguistique vers de nouveaux réseaux associatifs.

Autres désignations.

— chat sauvage : *gat sauvatge* (?) : 698; *gat barrèr* (697) : obscur ; à rapprocher sans doute de *gat-barrabi* « chat sauvage » (Palay).

— fouine : *gat-foin* (641 O), contre *foina* « fouine » (641 : *gat-foin* « foine ») ¹. Il s'agit ici de confusion d'animaux ².

Même confusion à propos de formes comme *huron*, habituellement « furet » (676 SO, 686 S, 693 NO, 694 E), ou *fissèu*/*fishèu* (sud Landes), qui s'applique aussi, sporadiquement, au furet (681 N, 681 SE). Signalons enfin, (676 O), la forme *cisèu*, due sans doute à l'attraction de *cisèu* « ciseau », et aboutissant ainsi à une motivation d'une parfaite allogicité.

II. — LA RAINETTE, *ALG*, 42.

LE PETIT CRAPAUD DE PLUIE, *ALG*.

Nous distinguerons ici la rainette (*hyla arborea*) du petit crapaud qui crie après la pluie (sans doute le *bombinator pachypus*), bien que ces deux animaux figurent sur la même carte *ALG* et que l'ouest du domaine ne semble pas avoir de désignation spécifique pour le second ³ : nous avons donc scindé en deux la documentation de la carte *ALG*, 42.

Un élément commun de caractérisation nous est fourni en premier lieu par la voix même de ces bêtes, par leur cri sonore et monotone (cf. Sainean, II, p. 51) : crapauds et grenouilles sont des bêtes que l'on entend plus qu'on ne les voit, et un grand nombre de leurs désignations ont à la base une perception auditive.

1. Noter que *foin* et *foina* sont des gall. Le type [*fwino*] a largement concurrencé, en Gascogne occidentale — et cela pour des raisons obscures — le traditionnel *hagina* (cf. *ALG*, 11).

2. Cf. Rolland, *op. cit.*, p. 57 : « Le putois ressemble beaucoup à la fouine ; il fréquente de préférence les bois, la campagne, aussi l'appelle-t-on *foin de terre* (Charente), par opposition à la fouine qui vit presque constamment près des habitations ».

3. Il est possible que cette carence soit due à l'enquêteur, l'aire d'absence du terme spécifique coïncidant d'une manière assez approximative avec les aires d'investigation de l'abbé Lalanne et de Jean Bouzet.

A. LA RAINETTE.

Trois types principaux de désignations :

1° Rainette. — *raineta* ([*rrainêto*, *rréinêto*, *rrénêto*], etc.). Cette appellation est évidemment un emprunt au français et ne présente pas d'intérêt sauf celui de devoir sans doute sa grande divulgation à un besoin d'unification au milieu d'une pluralité de formations expressives qui ont dû paraître, à un moment donné, gênantes et inutiles ¹. Nous renvoyons à ce que nous avons dit plus haut à propos de la chenille et de la belette. On voit d'ailleurs que le gall., presque sous sa forme originale : [*renêto*], commence à transparaître aussi dans l'aire *grenouille* (549, 645, 672 NO, 691 O).

2° Grenouille. — Il était assez naturel que le terme générique désignant primitivement la grenouille s'appliquât aussi à la rainette. Une première motivation a donc pour base un simple transfert de sens, sans doute ancien : *arran/rana* (< RANA) désignant la rainette et *graolha/grolha*, etc. (≪*RANŪCULA) la grenouille ². Il est d'ailleurs notable que la distinction entre les deux bêtes se soit remarquablement maintenue ; la grenouille étant partout alimentaire, la loi d'intérêt a agi en faveur du maintien d'une nomination précise. On constate par exemple que certaines des localités qui ont un type *rana* pour la grenouille n'attestent pas de termes pour la rainette : il y a détresse lexicale (643, 643 E, 650, 653 O, 662, 674, 676 SO, 790 NE). Rarissimes sont donc les points qui semblent réellement confondre les deux batraciens. Je ne vois qu'un seul point (682 N) où le témoin ait donné le même terme (*carran*) dans les deux cas.

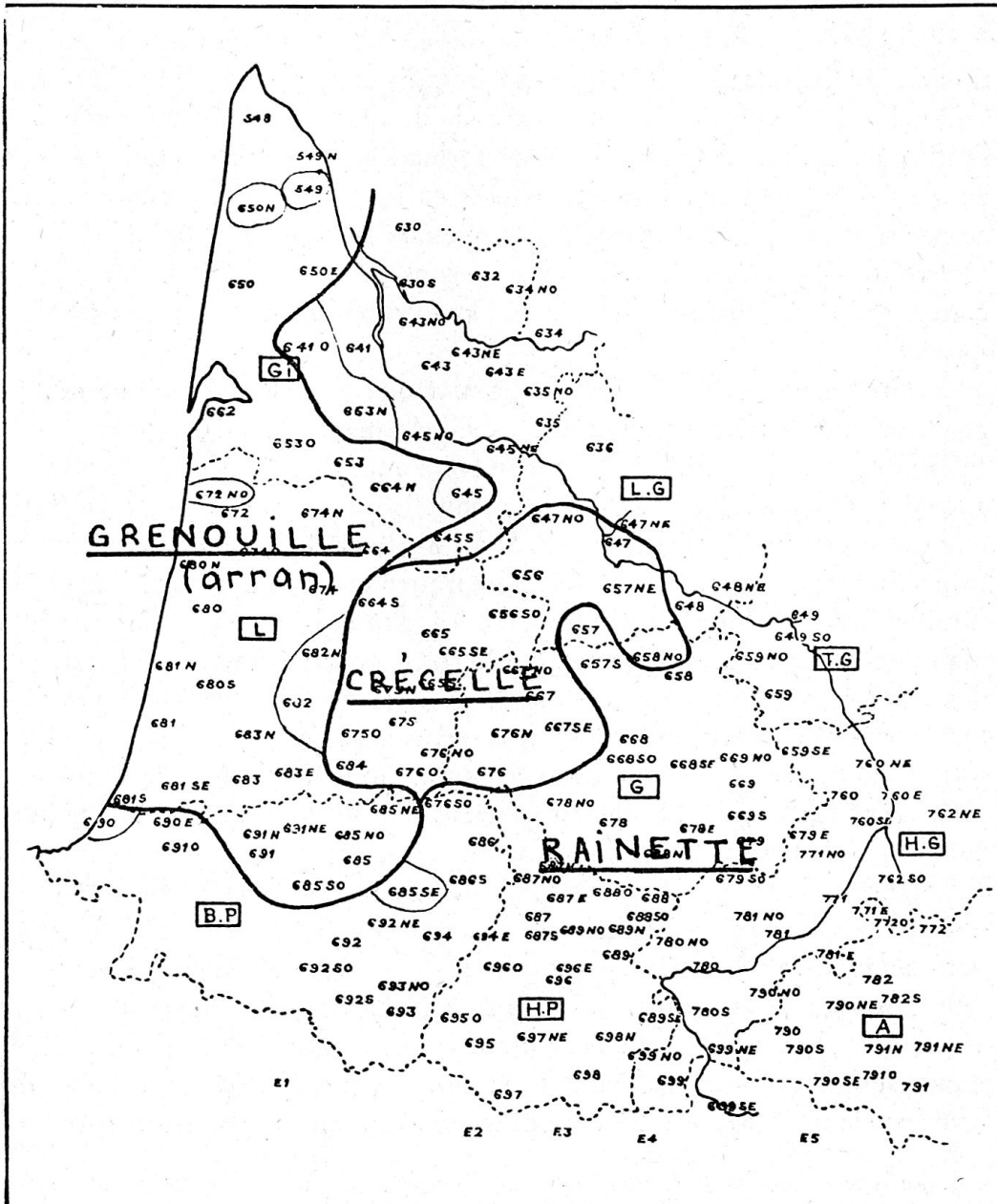
Quand *rana* s'applique à la grenouille, ce terme peut s'adjoindre un quelconque élément de caractérisation pour signifier la rainette, comme par exemple, *rana pishosa* « grenouille pisseuse » (650 N) ; mais il semble que cette formation corresponde plutôt à la *Rana agilis*. Signalons aussi, au point 645, la pittoresque périphrase : *vidau l'arran*, où le premier élément désigne très probablement un nom propre : *Vidau* « Vidal », si courant dans le Midi ³. On retombe ici dans un type de formations à

1. Le type *raineta* est d'ailleurs largement dominant dans tout le gallo-roman méridional (cf. ALF, B 1688).

2. En corse, la distinction entre la grenouille et la rainette se réalise également sur la base de suffixations diverses autour du même radical : *rana* (cf. ALCo, 1346).

3. Cf. Palay, I, p. 147 : « Le nom de *Bidau* est fréquemment employé dans la littérature populaire ; ce nom a dû être très porté, car il figure dans de nombreux contes,

base de personification d'animaux (cf. *bernat*, *guiraud*, etc.) dont nous avons déjà parlé.



Rainette, *ALG* 42.

formulettes, etc. ». On sait qu'il désigne aussi la coccinelle en haut gascon (cf. Palay, p. 148).

3° Crécelle. — Bien que la coïncidence aréologique des deux termes (*crécelle* et *rainette*) ne soit pas flagrante (cf. *ALG*, 204) ¹, il est impossible de ne pas voir dans les nombreux mots à base onomatopéique *carr-* (*carrèc*, *carrac*, *carrequeta*, *carcanet*, [*l'arèk*] etc.) un rapprochement, à la faveur d'une perception auditive, entre la rainette et la crécelle. Les désignations de la crécelle contiennent en effet, elles aussi, ce même radical onomatopéique : (*carrasc(l)a*, *carrasclet*, *carrinquet*, *cascarra*, *cascarret*, etc.) qu'on retrouve encore dans le verbe *carrincar* « grincer » et dans de nombreuses formations expressives comme : *carrin-carran*, *carrinca-carranca*, etc. (cf. *Palay*). Deux points (675 O et 676 NO) ont d'ailleurs une désignation ambivalente : *carrèc* ².

Le triptyque sémantique : *cri de la rainette* — *crécelle* — *grincement d'essieu* apparaît en effet un peu partout (cf. *Sainean*, II, p. 51) et V. Hugo a retrouvé la perception populaire lorsqu'il a dit : « Le crapaud agite sa hideuse crécelle » (*Le Rhin*). On peut encore citer l'exemple d'une même polyvalence (*rainette* + *crécelle*) en langued. (*raineta*) et en italien (*raganella*). Il est indéniable que le cri rauque et désagréable de l'animal a servi partout de stimulus motivant ³.

Signalons en outre la forme contaminée : *carran* (*carrèc* + *arran*) aux pts 682, 682 N et, en concurrence avec *arran*, au pt 674 O. Cette contamination nous montre clairement toute la force sémantique du radical *carr* comme base de motivation ⁴.

4° Autres désignations.

a) Sauterelle : motivation descriptive : bête qui saute : *sauterèla* ; rarissime : un seul pt 685 SE.

b) Araignée : *arranha* (674 N). La mouillure du *n* (au lieu de *arrana* aux pts voisins) suppose sans aucun doute la contamination d'*aranha* « araignée ». Simple fait de parole, peut-être, mais néanmoins intéressant, car il offre un exemple de plus de ces attractions phoniques dont

1. Encore que la carte *crécelle* présente d'assez nombreuses lacunes, l'usage d'annoncer les offices, du Jeudi Saint au Samedi Saint, au moyen d'une crécelle étant presque partout archaïque.

2. Le rapprochement de *Sainean* (*op. cit.*, p. 89) entre gascon *carrèc* et le français *carrec* « espèce de tortue » est dénué de tout fondement.

3. Cf. aussi *Palay* (Gers) : *ranèc* (de *rana*) coassement et sorte de crécelle.

4. On sait que c'est la couleur ou le comportement de l'animal qui ont pu déclencher ailleurs l'impulsion nominatrice : cf. franç. dial. *grenouille verte*, *raine verte*, *verdier*, *raine de buisson*, *grenouille d'arbre* (all. *Laubfrosch*) (cf. *Rolland*, III, p. 73-74); langued. *verdolaiga*, *verdanèla*, etc.

les répercussions conceptuelles, nous l'avons vu, peuvent aller très loin.

B. — LE PETIT CRAPAUD DE PLUIE.

La plupart des termes désignant le petit crapaud qui chante par temps humide et dont la plainte ressemble au son d'une cloche loitaine (*Bombinator pachypus*), reposent essentiellement, nous l'avons dit, sur une perception auditive : la motivation est donc largement onomatopéique. Mais il est un autre facteur, également digne d'intérêt : à savoir que la saisie conceptuelle du petit batracien se situe souvent dans la même sphère sémantique que les notions d'eau et de pluie. Il y a là un stimulus associatif réciproque, que la question même que l'ALG (« Comment appelez-vous le petit crapaud qui chante après la pluie ? ») semble bien avoir pressenti ¹. Un troisième fait notable enfin est l'attraction fréquente du terme *cuc/cuca* qui désigne, on le sait, toute sorte de petite bête.

Quels sont donc, quant à notre animal, les principaux types de formations ?

Tout d'abord un radical *cuc/cluc*, le plus fréquent (cf. la carte), avec diverses variantes : emploi du pluriel : *clucs* (696) *cucs* (698), *cluquets* (781 E) ² ; féminisation : *luca* (669 S) ; variantes vocaliques : *coc* (790 S), entraînant *cocut* (699 NO), littér. « coucou » ; var. consonantique de la finale : *clup* (688 NO, 782), *cops* (791 O) ³.

Il semble bien que le rad. onomatopéique *cuc* ait subi, au nord de l'aire (en pointillé sur la carte), l'attraction de *cuc/cuca* « petite bête ». Nous avons maintes fois fait allusion à la polyvalence sémantique de ce terme qui s'applique à toutes sortes d'animaux.

Il n'est pas impossible non plus, comme nous l'avons fait remarquer, que le rad. *cluc* soit en relation avec une autre onomatopée imitant le bruit de la pluie : *clòc clòc*, comme cela ressort de la formule enfantine suivante, citée par Palay (*Dict.*, I, p. 282) :

Clòc, clòc, clòc,

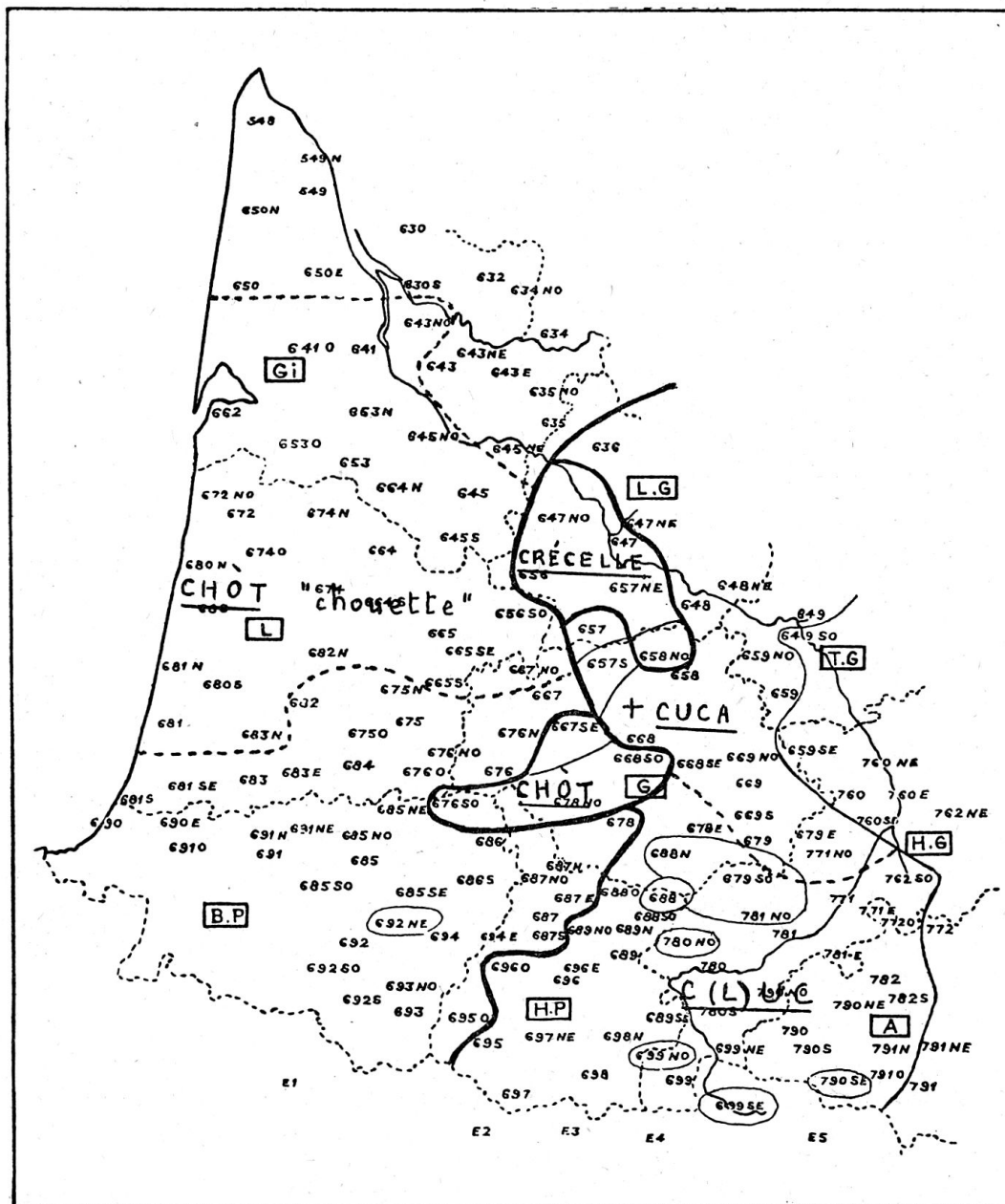
Que plau, n'èi pas nat esclòp. « Cloc, cloc, cloc. Il pleut, je n'ai pas de

1. On connaît d'autre part la croyance (qui ne serait pas absolument dépourvue de fondement scientifique) selon laquelle il arrive que des milliers de crapauds minuscules tombent du ciel après la pluie.

2. La fréquence du pluriel fait bien ressortir la motivation à partir des cris de la bête : cf. 791 N : [*grapàls ké fan kük*] ; 790 SE : [*granu'os ké hen kwik*].

3. Cette altération de la consonne finale doit s'expliquer par une reconstruction erronée sur un plur. [*klüts*] (p. [*klüks*]) : 696 E, [*kuts*] (p. [*kuks*]), interprété comme le plur. de [*klüp, küp*]. Cf. *còp* « coup » : plur. *còps* (pron. *kòts*).

sabots ». L'onomatopée s'appliquerait aussi, d'ailleurs, toujours d'après Palay, au chant du crapaud¹.



Petit crapaud de pluie, ALG 42.

1. Cf. aussi *clop/glop* « bruit d'un corps tombant dans l'eau » (Palay). Formulette semblable, en roussillonnais, à propos du crapaud : — *Portas esclops, tu ? — jo no ! — jo tampoc ! — Clic ! Cloc !* (cf. Poueigh, *op. cit.*, p. 85).

Cette relation d'expressivité entre le chant du crapaud et le bruit de la pluie ou de l'eau, renforcée par des rapports sémantiques assez obscurs, apparaît plus nettement encore dans des désignations du type *chòt* (cf. carte) : [*šòt, tšòp, l'òt, l'up/l'ut, l'utét*] etc. ; cf. Palay : *chòt, chòp*, « onomatopée du bruit qu'on fait en marchant dans une flaque d'eau » ; *chop* « trempé, mouillé » ; *chor* « jet, jaillissement », *chorrèra* « cascade » (cf. esp. *chorro*). V. aussi les différents noms du crapaud : *chòc, chòro, choc, chor* : cf. aussi *ALG*, 40¹.

Certes, il peut s'agir simplement de sémantisations diverses d'un même type onomatopéique ; mais nous pensons qu'interfère en plus une véritable polarité sémantique entre le petit crapaud et l'eau, suscitée par des associations objectives ou fictives. Pour *chòlo/shòlo*, cf. ci-après.

Autres types d'onomatopées :

- [*tütas*], plur. (692 NE).
- [*kõnkòino(s)*] parfois : « grenouille qui siffle » ; bordure du domaine (760, 760 NE).
- [*kwarro*] (688) : onomatopée plutôt suggestive du coassement de la grenouille.

Transferts de sens.

1) Crapaud. — a) Type *shòlo/chòlo*² : un des noms génériques du crapaud (cf. *ALG*, 40). Ces termes peuvent désigner aussi le petit batracien que nous étudions : pts 679 SO, 688 N, 781 NO, au milieu de l'aire : *c(l)uc/cuca* ; il s'agit là d'une restriction du sémantisme de la désignation, le petit crapaud restant toujours bien distingué du crapaud en général : *harri* (679 SO, 688 N), *grapaud* (781 NO). — b) *Crapaudina* : lisière du domaine (636, 762 NE). — c) *Pichon grapaudon* : lisière du domaine (648 NE).

2) Rainette/crécelle. — Même type de motivation que pour la rai-

1. Ce même type de motivation onomatopéique apparaît encore dans une des désignations de la chouette : *chòt* (cf. carte n° 4 et *ALG*, 22) : assimilation qu'on retrouve ailleurs, dans le Bas-Maine et l'Anjou par exemple, où le radical : *Pout/poup* s'applique à la fois au crapaud (*poutaud, poupoute*), au petit duc (*poupoute*), et à un instrument de musique en cuivre. Cf. Sainean, II, p. 51.

2. Il semble, d'après la répartition des types, que l'affriquée initiale de [*tšòlu*] soit due à une mécoupure de l'article montagnard *éts* : [*éts šòlu* > *éts tšòlu*]. Mais il n'est pas impossible que [*tšòlu*] ne soit le prototype : ce terme entrerait alors dans le cadre des onomatopées à initiale : [*tšò-*] (cf. ci-dessus).

nette (cf. ci-dessus) : *carrèc* ([*karrèk*, *ty-*]) : pts 647, 647 NO, 656, 657 NE, 658 NO ¹, contre *raineta* « rainette » (647 NO, 657 NE) et vide lexical (rainette) aux pts 647, 656. Au pt 657, *raineta* désigne inversement le petit crapaud !

3) Hirondelle d'eau : *ranleta d'aiga* (un seul pt : 788 NO). Motivation due à de pures affinités phoniques : contamination de *ran/arran* « rainette » et d'un type *ran(g)leta* (ou *ranoleta*, de *ranòla*) « hirondelle ». Si bien que la confusion qui guettait les deux sémantèmes a donné naissance à un élément de caractérisation : *ranleta d'aiga*. Ici encore, on peut déjà pressentir une possibilité de restructuration du concept sur la base d'une activation purement mécanique. Le commentaire du témoin prouve d'ailleurs qu'il a conscience de la motivation : « Comme l'hirondelle, le même nom ».

12. — LA SAUTERELLE, *ALG*, 51.

A côté du type primaire *lagosta*, encore largement attesté à l'ouest du domaine et dans quelques points isolés en bordure du langued. ([*ligusto*] 648 NE, 649 : [*sauterèla*]) ², le gascon a développé, quant à la sauterelle, quelques désignations secondaires intéressantes. Il y a d'abord la motivation universelle à partir de la notion de saut ³. Cette motivation s'est fixée en Gascogne autour de trois types :

1) Un type traditionnel, masc. : *sautarèth* < *SALTARELLU (Comminges et Couserans) : cf. carte, aire II bis ; ce type est de plus en plus contaminé par le gall. *sautarèla* (cf. ci-après), avec lequel il interfère facilement ⁴.

2) Le gallicisme *sautarèla*. Nous typisons ainsi, mais le terme se présente le plus souvent sous la forme *sauterèla*, à l'image du français. Cette

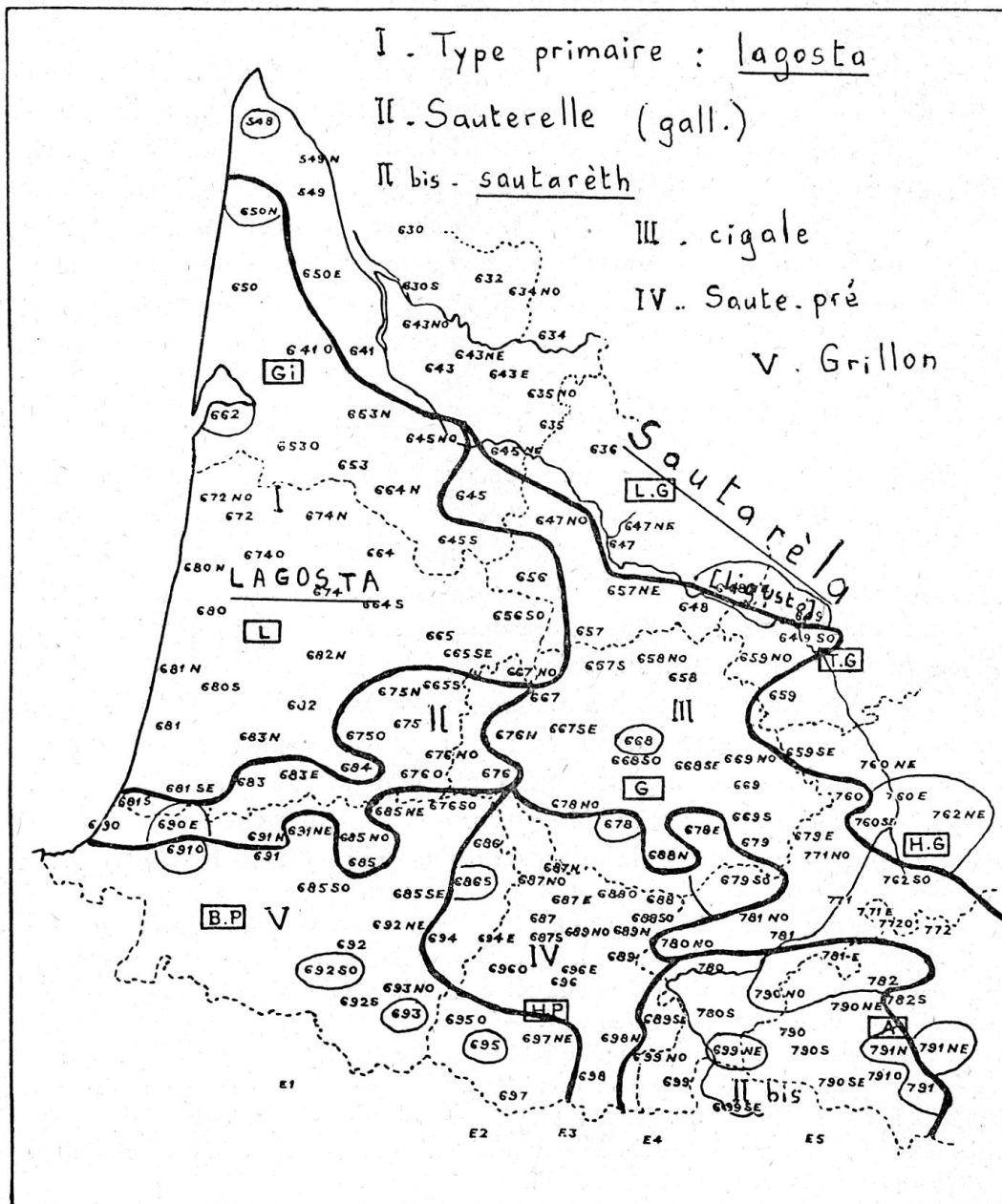
1. 658 NO distingue trois termes : *raineta* « rainette », *clup* « petit crapaud » et *carrèc* « grenouille qui chante ». Il va sans dire que cette discrimination a de grandes chances d'être une improvisation inconsciente du témoin qui sémantise en l'occurrence les trois formes qui flottent dans sa conscience.

2. Signalons, au pt 650 N, le terme curieux de *pèrligosta*, qui représente une pittoresque contamination de *lagosta* et de *pèrligostar* « courir, vagabonder, fainéanter » (Palay). Réciproquement, *sautarèu* et *sauta-prat* ont aussi le sens d'« esprit léger, inconstant » (Palay). Notons en outre la désignation isolée, à l'extrême nord du domaine (548) : *tortra* ([*turtru*]), qui nous paraît peu claire.

3. Pour diverses formations romanes à partir de cette base, cf. *REW*, 7551 ; *FEW*, II, 1, 663 ; Corominas, IV, 132 ; Rolland, III, 293 et XIII, 103 ; Alessio, *I nomi della cavalletta in Italia*, *AGI* 31 (1939), 13-48 ; *ALF*, 1198 ; *ALMC*, 342 ; *AIS*, III, 466 etc.

4. Le gall. apparaît aussi aux pts 699 NE, 771, 780 NO, 781, 781 NO, 781 E, où il désigne plus spécialement la petite sauterelle grise.

désignation apparaît surtout, le long de la Garonne, en contact avec le langued. où elle est phonétique ¹. On la retrouve ensuite assez curieu-



Sauterelle, ALG 51.

1. Le type *sautarèth* domine d'ailleurs, hors Gascogne dans tout le gallo-roman méridional (cf. ALF, 1198).

sement au sud de l'aire *lagosta*, où elle dessine une aire d'une certaine étendue (cf. carte, aire II), et isolément ailleurs : 678, 678 E, 679 SO, 686 S dans l'aire *sauta-prat* ; 693 dans l'aire « grillon » ; 699 NE, 781 E, 782, 790 NO, 791, 791 N dans l'aire *sautarèth* ; 662, dans l'aire *lagosta*.

Il existe aussi quelques types masculins : *sautarèu* (668), gall. plus ou moins adapté à la phonétique gasconne ¹ ; [*sautèrô*] (695), type de formation traditionnelle, probablement de *sauteròu* ² ; *sautarrós* (690 E), peut-être : *sauta* + *arrós* « saute-rosée ».

3) Saute-pré : *sauta-prat*. — Type assez répandu, formant une petite aire centrée autour des Htes-Pyrénées (en outre, un pt isolé : 692 SO). Cf. asturien : *saltapraos* (REW, 7551).

Transferts de sens :

1) Cigale. — La cigale étant rare en Aquitaine, ce transfert de sens ne saurait surprendre ; ce type n'apparaît néanmoins que dans une aire centrée autour du Gers (cf. carte, aire III), c'est-à-dire dans une région où la plus ou moins grande connaissance de l'animal peut permettre au mot de s'intégrer aisément au trésor lexical. De toute façon, « aux endroits où il y a quelques cigales, on ne les distingue presque jamais des grosses sauterelles : cigales et sauterelles *chantent* de la même façon » (cf. ALG, 51). Le type commun est *cigala* ³, mais il existe aussi une forme masculinisée *cigau* ou *cigaud* (par attraction du suff. *-aud*), qui désigne plus particulièrement la petite sauterelle grise (647 NO, 657, 657 NE) ⁴. Signalons d'autre part le type *milhèra* (688 SE, 679, 679 S), en concurrence avec *cigala* qui, au pt 679 SO, s'applique à la cigale que le témoin distingue exceptionnellement de la sauterelle (*sautarèla*) ⁵.

D'une manière générale, le type *cigala* pour la sauterelle semble localisé dans les régions limitrophes de l'Aquitaine (Gers, Hte-Garonne,

1. La finale *-èu* représente l'adaptation gasconne des finales françaises en *-eau* ou en *-el* (cf. *burèu* < bureau ; *ridèu* < rideau). On retrouve le type *sautarèu* aux pts 686 S, 695 O, où il désigne la petite sauterelle grise (cf. ci-dessus *sautarèth*). Pour la petite sauterelle, Palay signale en outre : *sauta-grith*, *sauta-ben*, *sautilh*.

2. Palay atteste cette forme sous un autre sens : « Pièce de bois placée sous les pierres du bief dans un moulin et sur laquelle l'eau saute ».

3. Au pt 772, notons le phonétisme *cigada*.

4. La forme *cigala* peut désigner aussi ce même animal (659 NO, 667 NO, 679 SO, 760 NE) en opposition à *sautarèla* ou *lagosta* « grosse sauterelle verte » (ou terme générique).

5. Pour la motivation « maïs », cf. ci-dessus : la courtilière.

Ariège, Tarn-et-Gar.) ; on le retrouve néanmoins, sporadiquement, au point 691 O, dans l'Aveyron, la Corrèze et le Massif Central (cf. *ALF*, 1198 et *ALMC*, 342, pts 16, 28, 40, 41, 42, 43). En Gascogne, il peut également désigner le hanneton (cf. *ALG*, 54 pts 686 S, 687, 689 NO, 690, 694, 694 E) et ailleurs les bêtes les plus diverses ¹. Ces glissements sémantiques sont évidemment inconnus en Provence et dans le Languedoc oriental où la cigale est un animal bien connu.

2) Grillon. — Une petite aire des Basses-Pyrénées, en contact avec le Pays Basque, a motivé ses désignations à partir du nom du grillon : *grith* (et var.), désignation polysémique (grillon + sauterelle) aux pts 685 SE, 692, 692 S, 693 NO ; ailleurs, discrimination à base de suffixations diverses : *grithòla(s)* : 685 SO ; [*gritšqũbõe*] : 691 ; fém. *grilha* « sauterelle » / masc. *grilhon* « grillon » (697, 697 NE) et *grith* « grillon » / *gritha* « sauterelle » (685 NE) (cf. Introd.) ².

Motivations par affinités sonores :

Le radical incolore *sig-* de *cigala* a subi diverses attractions motivantes assez curieuses :

1) Attraction de *sèga*, *ressèga* « scie, mélodie monotone et ennuyeuse » : d'où *sèga-sèga*, formation reposant sur une perception auditive particulièrement caractérisante et renforcée par redoublement. Mais ce terme apparaît dans une région où la cigale est connue et c'est elle, essentiellement, qui est à la base du stimulus motivant ; la désignation est d'ailleurs polysémique (sauterelle + cigale) aux pts 760 E, 760 SE, 762 NE.

2) Attraction de *segar* « moissonner, faucher ». Le radical *sig/seg* a déclenché un nouveau réseau associatif dans lequel le concept de sauterelle a trouvé tout naturellement sa place (les sauterelles apparaissent dans les champs au moment de la moisson) ; d'où la *segaira* « la moissonneuse », sauterelle à grosses ailes (772 O) ; *sèga-liga* « moissonneuse-lieuse » (645) désigne la cigale contre *cigala* = sauterelle ³. Signalons

1. Pour cigale = sauterelle et autres bêtes (cétoutine, hanneton, rainette, corneille, etc.), cf. *FEW*, II, 1, 663.

2. Ce transfert de sens paraît plus rare ailleurs : cf. *ALMC*, 342, un seul pt (19) et *ALF*, 1198 (quelques pts rares). On le retrouve en Corse (*grillo*). Pour les divers aboutissants sémantiques de *GRILLUS*, cf. *FEW*, IV, 268 b.

3. Cf. le mimologisme enfantin à propos de la cigale : *Sèga ! Sèga ! Liga ! Liga !* « Fauche ! Fauche ! Lie ! Lie ! » (cf. Poueigh, *op. cit.*, p. 84). — On retrouve une motivation semblable, mais non étayée par des affinités sonores, dans : *dalbèr* « sauterelle à longues pattes » (Palay), d'après *dalhar* « faucher ».

enfin une désignation intéressante attestée chez Palay (II, 501) : la *gainuda*, de *gaina* « longue jambe », nom plutôt spécifique du faucheur (*Cerastona cornutum*).

En somme, ce sont les formations descriptives et les transferts de sens qui dominent. On ne trouve pas en gascon de motivations à base : *chèvre*, *bouc* ou *cheval*, comme celles qui apparaissent ailleurs : *chabra* : Hte-Loire (cf. *ALF*, 1198, pts 812, 813, 814); *cabra* : Lot-et-Gar., Lozère (*ALF*, pts 637 et 822); *sauta-boc* : Cantal et Aveyron (*ALF*, pts 715, 717 et 718, 727), Rouergue (cf. *ALMC*, 342, pts 45, 46, 50, 52)¹; ital. : *saltacavalla*, *cavalletta*, etc.

13. — LE VER LUISANT, *ALG*, 64.

Le stimulus motivant universel dans la désignation du ver luisant a été naturellement sa luminosité². Mais autour de cette base sémantique commune ont pu se développer des désignations métaphoriques et périphrastiques variées dont le gascon offre précisément des exemples assez caractéristiques.

1) Bête lumineuse. — Motivation claire et très répandue (cf. carte, aire II) : le déterminé est soit un nom générique désignant la petite bête (*bernat*, *barbòt*), soit, comme en français, le *ver* : *bernat lusent*, *barbòt lusent*, *vèrmi lusent*.

2) Ver de lumière : *vèrmi de lutz* (cf. carte, aire III) : même mouvement de pensée que précédemment.

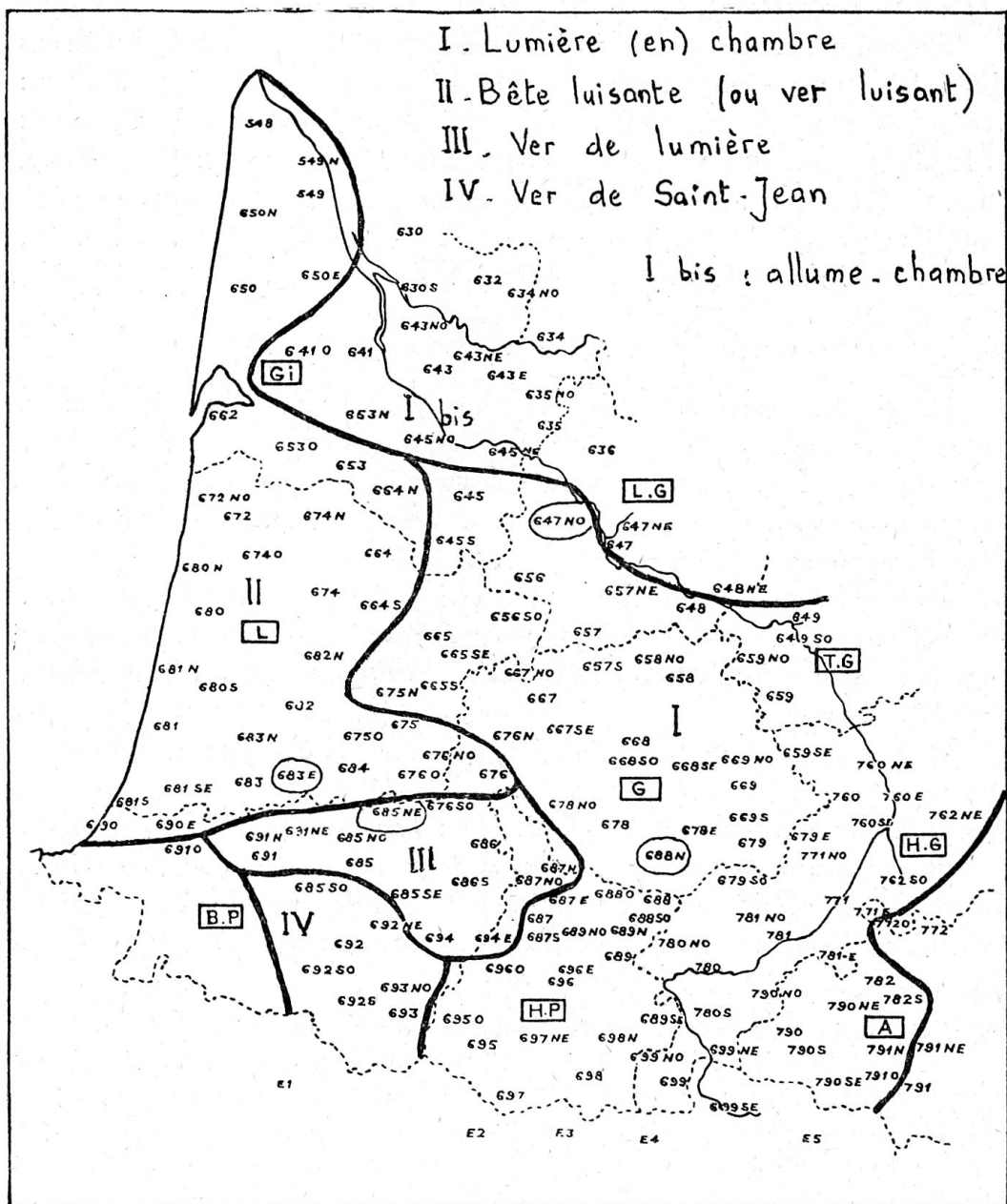
3) Lumière en chambre (cf. aire I) : *lutz-en-cramba* ou *lutz-cramba*. Cette formation pittoresque, dont la motivation paraît encore consciente³, est essentiellement « aquitanique ». Elle s'étend sur une grande partie du domaine gascon et dans les aires dialectales limitrophes :

1. Cf. aussi *boca* : Puy-de-Dôme, Lozère (*ALF*, pts 705, 810) et ital. *saltabocca*.

2. Cf. esp. *lucièrnaga*; cat. *lluerna*; port. *luzerna*; piém. *luminat*; langued. et prov. *luseta*, *luserna*; franco-prov. *lanterna*; Massif Central « chatte éclairante » (*ALMC*, 340, pts 13, 14); all. *Glühwurm*, *Leuchtwurm*, etc. Cf. Rolland, III, p. 341 sq.; *ALF*, 1372; *ALLY*, 579; *REW*, 5137; Corominas, III, 153; *AIS*, 469 et Ankersmit, *Die Namen des Leuchtkäfers in Italien*.

3. Au pt 679 E, le témoin perçoit [*loets*] « lumière » dans [*loetskrāmbo*]. Au pt 771 NO, la grand-mère commente en gascon : « Il était bien en chambre ! Alors qu'il est dehors ! ». La métaphore s'est peut-être développée à partir de formulettes du genre de la suivante : *Luserna*, *luserna* — *Qu'ès dins ta cramba* — *Amaga-te, luserna* — *Dormis là maitinadà* (cf. Poueigh, *op. cit.*, p. 91).

Ariège, Hte-Garonne, Tarn-et-Gar., Tarn, Lot-et-Gar., Hérault (en partie), Dordogne (rare); cf. *ALF*, 1372.



Ver luisant, *ALG* 64.

4) Allume-chambre. — En relation sémantique avec la précédente formation : *aluca-cramba* (cf. aire I bis).

5) Autres motivations à base « lumière ».

— Lumière de terre : *lutz de terra* : un seul point (647 NO), en concurrence avec *vèrmi lusement*.

— Lumière de laboureur : *lutz de boèr* ; cette poétique expression n'apparaît qu'en un seul point (688 NE).

— Vénus, astre du matin : *lugran* (668 SE, 698).

— Ver de nuit : motivation indirecte (ver qui brille la nuit) : *vèrmi de nueit* (683 E). — Même motivation en basque : *gauazko harra* « ver-de-par-la-nuit ».

6) Ver de Saint-Jean. — Seule désignation motivée par une autre notion que celle de lumière : *vèrmi de Sent-Jan*, *vèrmi dera Sent-Jan* (cf. aire IV) ; cf. all. *Johanniswürmchen*¹.

7) Cuca. — On retrouve ici encore ce terme générique dont nous avons maintes fois parlé ; un seul pt : 688 N. Cf. arag. *cuqueta de luç* (E³).

Pierre BEC.

BIBLIOGRAPHIE

Cette bibliographie ne concerne que les ouvrages cités en abrégé. Les dictionnaires et les atlas linguistiques sont mentionnés au cours de l'article avec leurs abréviations ou sigles habituels.

ESNAULT (G.), *L'imagination populaire — Métaphores occidentales*, Paris, 1925.

GUIRAUD (P.), *La sémantique*, « Que sais-je », Paris, 1955.

ROLLAND (E.), *Faune populaire de la France*, Paris, 1877-1911.

SAINÉAN (L.), *Les sources indigènes de l'étymologie française*, 3 vol., Paris, 1925, 1930.

SEGUY (J.), *Les noms du têtard dans l'ALG*, in *Ann. Fac. Lettres Toulouse*, juin 1952, p. 111-131.

— *Les noms populaires des plantes dans les Pyrénées centrales*, Barcelona, 1953.

ULLMANN (S.), *Précis de sémantique française*, Berne, 1959.

WARTBURG (W. v.), *Problèmes et méthodes de la linguistique*, Paris, 1946.

1. Cf. Rolland, III, p. 343 : « Prendre des *vers luisants* ou vers de Saint-Jean le 24 juin (jour de St-Jean) porte bonheur ». Cette motivation à base chronologique apparaît plus fréquemment en gascon à propos du *hanneton* : *papa* (/cuca/barbôt) de *Sent-Joan* ; [barbôt sèn'yân] : cf. *ALG*, 54, pts 650, 656 SO, 662, 667 NO, 696 E, 698.